

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes de la**

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CONTES ET LÉGENDES DE LA NATURE ENCHANTÉE



Le loup musicien



L'homme arbre



Riquette



NATHAN

*DANIELLE BASSEZ – CHRISTOPHE GALLAZ – MICHEL ET
DANY JEURY – CHARLES LE BLANC – DENIS MONTEBELLO –
YOLAND SIMON*

CONTES ET LÉGENDES DE LA NATURE ENCHANTÉE

Illustrations de Ludovic Debeurme

NATHAN

PRÉFACE

Certains livres possèdent d'étonnants pouvoirs. Celui que tu tiens entre tes mains fait partie de ceux-là. En lisant son précieux contenu – neuf histoires de France, de Suisse et du Québec –, tu vas franchir les frontières du plus grand pays des merveilles. Un pays vaste comme l'univers qui réunit le ciel, la terre, la mer. Un pays d'eau, d'air et de pierre, peuplé de plantes et d'animaux extraordinaires.

Quand je t'aurai dit son nom, ton front se plissera de surprise. *La Nature !?* me diras-tu étonné, *mais ce n'est pas vraiment un pays ! Et puis, elle n'est pas toujours si merveilleuse que ça. Parfois, elle effraye et tue...* Et tu auras raison ! Sauf que nous ne parlons pas de la même nature. Moi, je te parle de celle qui n'existe que dans nos rêves, la « Nature Imaginaire ». Celle des contes et des légendes. La nature magique, pleine de fantaisie et d'heureuses surprises !

C'est cet étrange et beau royaume que content, chacune à leur façon, les histoires de ce recueil. Ici, les plantes et les animaux parlent. Les cèpes se multiplient comme par enchantement dans les paniers des pauvres gens. Les petites filles charment les loups. Les vieux paysans s'éprennent de la mer. Les ours élèvent les enfants perdus... En réalité, ces fables n'expriment qu'un seul et même sentiment : l'amour de nos ancêtres pour cette nature généreuse et luxuriante qu'ils côtoyaient chaque jour. Ils l'aimaient tant que, parfois même, ils essayaient de lui ressembler et s'imaginaient prendre ses traits et ses qualités.

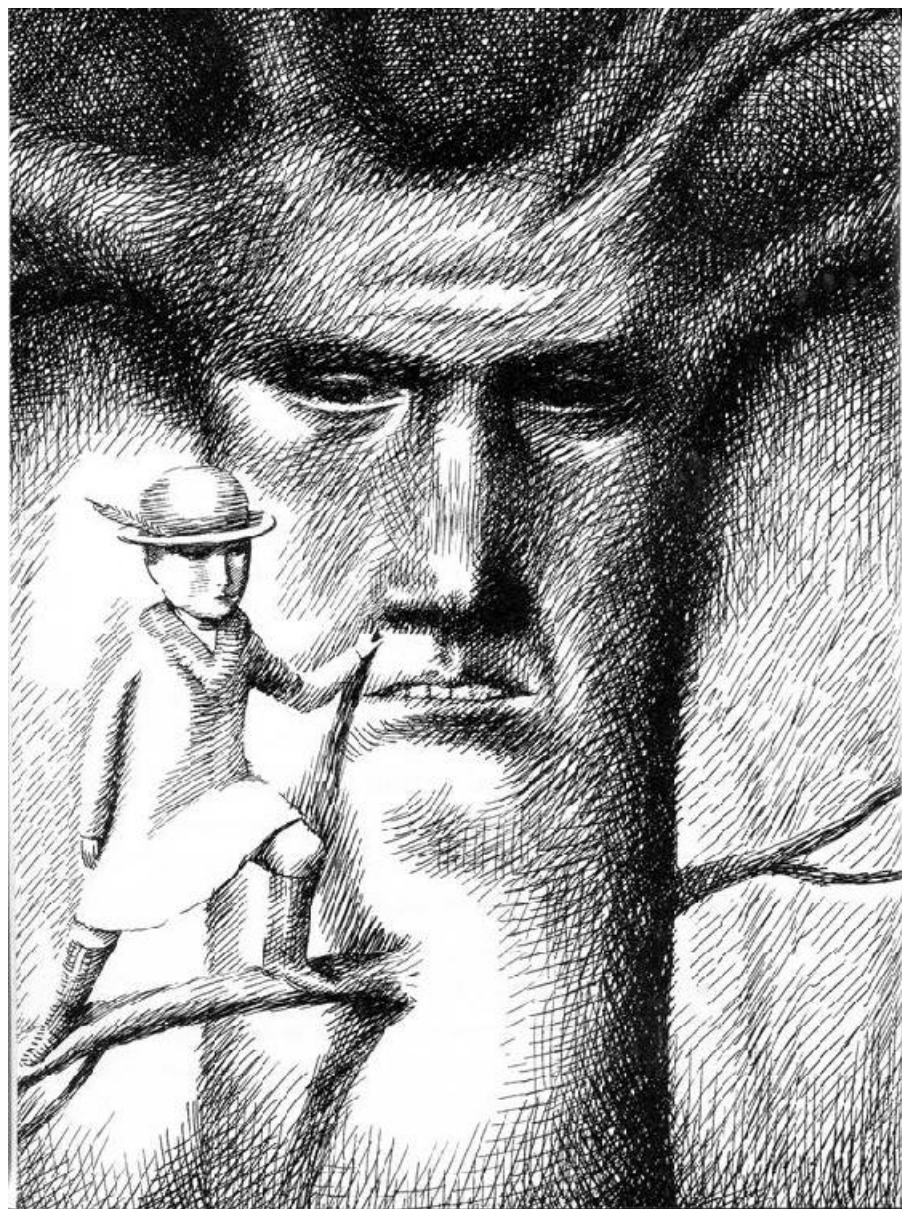
Et toi, aimerais-tu devenir fleur, plante ou oiseau le temps d'un conte ? Aimerais-tu te métamorphoser en arbre comme l'Homme Célèbre. Ou bien voler en compagnie de Capitaine-Goéland au-dessus de la mer ?

Ce livre est une invitation au partage. Car la Terre appartient à tous ses habitants à égalité : humains, animaux, végétaux, scellés par le même destin ! Dès qu'une histoire pointe la cruauté dont peuvent faire

preuve les hommes lorsqu'ils se comportent en ennemis ou en dominateurs de la nature, on sent tout de suite le charme se rompre. L'équilibre du monde est alors en danger. Sans doute est-ce là l'expression de la sagesse des anciens...

Outre l'immense plaisir que t'apportera la lecture de ces contes, ils t'aideront aussi à réfléchir et à t'interroger sur ta propre relation à la nature. Les hommes du XXI^e siècle respectent-ils l'environnement ? Peut-on protéger animaux et végétaux des nuisances du monde moderne ? Autant de questions pour apprendre, à ton tour, à rêver la nature.

Claire Derouin



I

L'HOMME CÉLÈBRE

IL Y AVAIT autrefois, dans le village de Prin, un arbre, un grand arbre, et ce grand arbre parlait ; il disait :

— Je suis l'Homme Célèbre. Ma gloire est immense. Nul n'ignore les miracles dont je suis capable. Je peux prendre toutes les formes. Je peux apparaître et disparaître comme je veux, quand je veux...

Un arbre qui parle, cela n'étonnait personne à Prin. Souvent on ne le voyait pas, mais toujours on l'entendait. Tout le monde écoutait l'Homme Célèbre.

Tout le monde, sauf le seigneur Mèneguerre. Le seigneur Mèneguerre portait bien son nom, il le portait comme on porte la guerre : sans répit. Il n'avait pas le temps d'écouter l'Homme Célèbre, pas le temps de s'arrêter à de si pauvres exploits.

Lui, il allait à cheval, de succès en succès, et il avait du chemin à faire pour conquérir la gloire.

À vrai dire, la renommée de l'Homme Célèbre lui faisait de l'ombre, il supportait de plus en plus mal cette concurrence déloyale.

Voilà aussi pourquoi le seigneur Mèneguerre ne s'arrêtait pas pour l'écouter : il était jaloux de sa réputation, de ses pouvoirs.

Pour augmenter l'éclat de son nom, le seigneur Mèneguerre déclara la guerre au seigneur Deyrançon, dont il revendiquait le territoire. Il l'attaqua un dimanche, près du Petit Breuil, dont il coupa un à un les arbres, pour punir l'ennemi, pour le priver de bois avant l'hiver, mais également pour se venger du mépris, des sarcasmes dont l'accablait à son passage l'Homme Célèbre. Pour lui montrer le peu de cas qu'il faisait de ses menaces.

L'Homme Célèbre souffrait, comme chaque fois qu'on arrachait un arbre. Mais quand il vit tout un bois abattu, sa douleur se changea en colère, et sa colère se déchaîna en tempête. Lui qui était capable de se couvrir de feuilles, de se hérissier de branches, pouvait aussi être une forêt en marche, une armée de corbeaux envahissant le ciel !

Quand le seigneur Mèneguerre aperçut tous ces prodiges, il éclata de

rire et moqua la magie que déployait – en vain – celui qu’il appelait par dérision *le poète*.

Puis, quand il vit ses soldats et même ses plus fidèles compagnons détalier comme des lapins, il prit peur. Il courut se réfugier dans la petite église, où l’attendait son vieil ennemi, le seigneur Deyrançon avec toute sa troupe...

Quand il revint chez lui, il fut bien obligé d’avouer sa défaite à sa femme : une vraie déroute ! Et cela par la faute de l’Homme Célèbre, qui le poursuivait de sa haine.

— Tu n’as qu’à profiter de son sommeil pour le capturer, lui dit sa femme. Ainsi, tu pourras faire la guerre à ton aise, et la gagner !

Ce jour arrive, très vite. Comme le sommeil. À peine couché, l’Homme Célèbre s’endort. Il dort profondément.

De quoi peut-il bien se reposer, me demanderez-vous, puisqu’il n’a rien d’autre à faire que rester dans son arbre ? Eh bien ! Vous n’avez qu’à essayer. Essayez de passer ne serait-ce qu’une journée ainsi, suspendu et invisible, vous verrez. On se fatigue très vite. Et parler à des gens qui ne vous voient pas, c’est épuisant, c’est énervant. Et jouer de méchants tours aux méchants. Et garder sous son aile les innocents. Cela demande des trésors d’imagination, et tellement d’énergie ! Essayez par exemple de vous couvrir de feuilles, d’être une forêt hirsute et qui marche. Vous ne trouvez pas que notre Homme Célèbre a bien mérité ses vacances, ou du moins un petit somme ? Vous ne pensez pas qu’un homme célèbre, quel qu’il soit, a le droit de se reposer ? Ne serait-ce que de son succès ? Que tout homme a besoin de sommeil, qu’il soit célèbre ou pas ?

Donc l’Homme Célèbre est occupé à dormir. Et quand il dort, il ressemble à n’importe quel homme qui se repose. Il est une proie facile pour la dizaine de gaillards que le seigneur Mènéguerre a payés, entraînés, armés. Ils le prennent par surprise, l’enchaînent. Puis ils construisent une cage, avec du bois et du grillage, et notre Homme Célèbre est fait comme un rat !

Quand le seigneur le voit enfin prisonnier, il dit à sa femme :

— Tu lui donneras un morceau de pain et un verre d’eau par jour. Et, surtout, ne le laisse pas sortir.

— Non, mon ami, sois tranquille.

Le seigneur Mènéguerre peut reprendre le combat, aller de victoire en victoire. Après avoir vaincu Deyrançon et annexé son territoire, il fait alliance avec le seigneur Pellevoisin. Les deux seigneurs unissent leurs forces pour attaquer Grosdenier, ils l’écrasent. Ils se retrouvent à la tête d’une vaste fortune, qu’il faut se partager. Très vite le partage tourne à la dispute, on passe des paroles aux armes. Mènéguerre s’empare des biens de Pellevoisin, son triomphe est total.

Sa femme le voit peu, mais elle fait comme il lui a dit, elle donne

chaque jour un morceau de pain et un verre d'eau à l'Homme Célèbre.

Ce vieil homme, dans sa petite prison, intrigue fort le jeune garçon qu'on a prénommé Baudry, comme son père, et comme tous les pères qui ont fait et feront la famille, l'illustre famille des Mèneguerre.

Baudry a douze ans, l'âge où l'on est curieux de tout, des oisillons dans leur nid autant que du vaste monde.

L'homme qui est en cage parle fort. Il gronde comme l'orage. Il siffle comme la tempête. Mais quand il appelle à l'aide, sa voix se fait toute petite derrière le grillage, si petite que Baudry, pour l'entendre, est obligé de s'approcher, de se pencher.

— Ouvre-moi la porte, Baudry, fais-moi sortir. Va. Dans la poche de ta maman, il y a des clefs. Quand elle dormira, prends-les, et reviens avec. Si tu me les donnes, tu auras tout ce qui te fera plaisir. Va.

Baudry a vite fait de dérober les clefs, de les rapporter. Mais comme il n'arrive pas à ouvrir la porte, l'Homme Célèbre écarte le grillage et passe son bras.

L'Homme Célèbre a retrouvé son arbre, sa maison sans murs, il brille comme jamais il n'a brillé.

Et le seigneur Mèneguerre subit une cuisante défaite devant Niort, dont il avait décidé de faire sa capitale.

Il ne tarde pas à découvrir la raison de son échec, à accuser sa femme ; il a même sorti son épée pour la tuer !

La mère se défend en désignant son fils :

— C'est Baudry, c'est lui qui a fait sortir l'Homme Célèbre !

C'est lui, donc, qui sera puni. Mais comme il est jeune, qu'il a fait cela sans comprendre, le seigneur Mèneguerre rengaine son épée et le chasse.

Avant de quitter la maison, Baudry va embrasser sa mère, qui a bien du remords, bien du chagrin de voir partir son fils. Et, comme elle a peur de le perdre, elle lui donne un anneau ainsi qu'un médaillon. Pour le reconnaître quand il aura grandi. Si par hasard elle le rencontre.

Voici Baudry chassé du nid. Contraint d'errer. Il marche par les champs, à travers bois. Le monde paraît vaste à un enfant de douze ans. Et il l'est.

Dans une forêt, il rencontre un pauvre vieux et une pauvre vieille qui lient leurs fagots.

— Où vas-tu, mon garçon ?

— À la grâce de Dieu, puisque mes parents m'ont mis dehors.

— Tu dois avoir faim, lui dit la vieille femme. Veux-tu partager notre repas ?

— Il ne faut pas vous priver...

— Une bonne soupe, insiste le vieil homme, cela te réchauffera. Cela

te donnera des forces.

La soupe est trempée(1). La vieille femme a versé le bouillon de la marmite dans la soupière, sur le pain. Baudry l'avale à grand bruit, sans attendre qu'elle refroidisse. Puis il va se coucher, dans le lit du petit, du petit qui n'a pas eu le temps de devenir grand, vu que la mort un matin l'a fauché, tandis qu'il traversait un champ où se livrait bataille.

Baudry reste chez eux trois ans. Il les aime autant, il les aime plus que ses vrais parents ; et eux le regardent comme un fils, comme leur fils chéri. Baudry les aide du mieux qu'il peut, et ils lui donnent tout ce qu'ils ont. Mais ils n'ont presque rien, et ils sont obligés de l'envoyer dans un château, apprendre le métier de cuisinier.

Baudry travaille sous la conduite d'un chef, qui distribue les tâches : à ses aides, il donne l'ordre de plumer les volailles, de couper la tête aux anguilles, d'écosser les fèves, ce dont le jeune homme s'acquitte de mieux en mieux, avec une dextérité qui fait pâlir d'envie les autres marmitons.

Ils ne savent pas – ni lui d'ailleurs – que l'Homme Célèbre n'a pas oublié le service qu'il lui a rendu ; ils ne savent pas qu'il continue à veiller sur lui, qu'il est toujours prêt à éclairer sa route.

Baudry fait des progrès stupéfiants, et ses qualités lui valent la confiance de son chef, et même son estime.

Or le château est en émoi, car le seigneur d'Olbreuse – un homme très pacifique, qui gouverne avec bonté et justice son petit domaine – veut marier ses trois filles. Une par mois. Et il fait publier partout qu'il y aura des courses au château, trois courses, et que le vainqueur, chaque fois, aura l'une de ses trois filles pour prix.

Voilà la première course qui commence, et Baudry voudrait bien la voir ; il demande congé à son chef :

— D'accord, répond celui-ci. À condition que ton travail soit fini, et que tu me laisses assister aux prochaines courses.

Son ouvrage terminé, Baudry part aux courses. En chemin, il rencontre l'Homme Célèbre, qui est descendu de son arbre et a pris la forme d'un vieillard à barbe et cheveux blancs.

— Bonjour, mon garçon !

— Bonjour, monsieur !

— Où vas-tu, mon garçon ?

— Je vais aux courses, monsieur.

— Tu vas courir ?

— Courir ? Mais je n'ai pas de chevaux !

— Je peux t'en procurer, si tu veux.

— Ah ! dit Baudry, maintenant je n'ai plus le temps. J'ai entendu sonner la cloche, la course va partir.

— Ne t'inquiète pas. Je vais t'en donner un, et il sera prêt comme les

autres, aussi tôt. Tu vois cet arbre là-bas ? On l'appelle l'Arbre d'or. C'est un arbre magique. Tu donnes un coup de pied dedans, tu demandes le cheval de la robe que tu veux, tu l'as.

Baudry va à l'arbre, il donne un coup de pied dedans, demande un cheval gris tout équipé, et il en arrive un prêt à monter, et un bel habit pour son cavalier.

Le cheval galope et rejoint les autres, qui sont déjà sur la ligne de départ. Puis, quand la course est lancée, il a vite fait de dépasser les concurrents et il finit facilement vainqueur.

Le seigneur d'Olbreuse félicite le cavalier – on chercherait en vain le marmiton sous ce beau vêtement ; puis il l'emmène au château pour lui remettre son prix : pour lui offrir en mariage sa plus jeune fille, qui a dix-huit ans.

Baudry n'ose pas se faire connaître, il n'ose pas non plus refuser : il remercie le seigneur et lui donne rendez-vous la semaine suivante.

Le seigneur attend, et le vainqueur ne reparait pas. Il ne vient pas chercher son prix.

Quand arrive le jour de la deuxième course, Baudry a encore envie d'y aller ; il dit à son chef :

— Je voudrais bien y aller encore aujourd'hui, moi, aux courses, s'il y a moyen !

— Mais c'est mon tour, répond le chef, toi tu restes ici.

— Et si je vous donne l'anneau que j'ai au doigt, vous me laisserez y aller ?

Le chef regarde l'anneau et, bien qu'il ait très envie d'aller aux courses, il choisit de rester aux cuisines.

Baudry se dépêche, il a peur d'arriver en retard. Mais l'Homme Célèbre est toujours là quand il faut, sur sa route, il lui dit :

— Eh bien ! Baudry, as-tu suivi mes conseils ? As-tu obtenu ce que tu souhaitais ? As-tu gagné à la course ? Veux-tu recommencer aujourd'hui ? Avec un cheval noir par exemple ? Avec des harnais argentés ?

— Oui, monsieur, un cheval noir avec des harnais argentés, voilà qui est joli, voilà ce que je désire.

— Alors va à l'arbre que tu vois, là-bas, donne un coup de pied dedans, demande un cheval noir avec des harnais argentés.

L'arbre l'a entendu, son vœu est exaucé, et le cheval noir avec des harnais argentés arrive premier.

Le seigneur d'Olbreuse félicite le cavalier – son visage ne dit rien à personne ; puis il l'invite au château, où il lui offrira sa récompense, une fille de vingt ans dont il fera sa femme.

Le vainqueur lui dit qu'il viendra chercher son prix la semaine suivante, et il disparaît.

Un mois plus tard, la troisième course se prépare.

— Ah ! fait le garçon, j'ai pourtant bien envie d'y aller encore aujourd'hui !

— C'est mon tour, proteste le chef, tu y es déjà allé deux fois !

— Si je vous donne mon médaillon, je pourrais y aller ?

Le chef accepte le médaillon, et Baudry se rend aux courses. Il se hâte. Et l'Homme Célèbre l'arrête :

— Eh bien ! si c'est un cheval alezan que tu désires, tu l'auras, et bien équipé. Tu sais ce qu'il faut faire pour gagner.

L'arbre est généreux, comme il l'a déjà été, il accorde au garçon un superbe cheval alezan et de superbes vêtements. Et, surtout, une superbe victoire.

Le seigneur d'Olbreuse félicite le cavalier, en qui il ne reconnaît ni les vainqueurs précédents ni, bien sûr, son aide-cuisinier. Il l'invite à venir au château chercher sa récompense, à prendre pour épouse sa fille aînée, qui a vingt-deux ans.

Le garçon est devenu un homme – l'épreuve, cela vous grandit –, et l'homme ne se dérobe pas. Cette fois, Baudry va au château recevoir son prix.

Mais en passant par les cuisines – pour récupérer ses effets –, il croise des marmitons qui ont l'air de le bien connaître, et qui, fâchés de le voir nier l'évidence et renier les siens, apprennent au seigneur quel Baudry se cache sous cet habit de vainqueur.

Baudry est obligé de montrer son vrai visage, de dire qui il est, d'où il vient.

Le seigneur écoute son histoire avec attendrissement, mais aussi avec satisfaction : cet homme à qui il donne sa fille n'est pas d'origine obscure. On connaît les Mèneguerre dans le pays, et si la réputation du père n'est pas des plus flatteuses, nul doute que le fils saura lui redonner son éclat.

Avec d'autres qualités que celles, bien vaines, qu'on montre à la guerre.

Arrive le seigneur Mèneguerre, qu'on est allé tirer de ses rêves de revanche, qu'on a dû arracher à ses plans de batailles. Madame son épouse l'accompagne.

Quand on leur présente leur fils, on ne provoque en eux aucune émotion. Celui qu'ils ont vu partir avait douze ans. Et ce beau cavalier-là ne porte ni anneau ni médaillon.

Le seigneur a beau interroger ce garçon qui le toise, il ne reconnaît pas la fureur qui habite les Mèneguerre. La douceur qu'il lit dans ses yeux lui est définitivement étrangère.

Quant à sa femme, elle a beau considérer son vêtement, l'examiner sous toutes les coutures, elle ne trouve pas trace des dorures qu'elle a

données à son fils avant qu'il ne parte.

Baudry ne sait quelle pièce y coudre(2), comme on dit à Prin, il est désemparé.

Il songe alors à son chef, resté aux cuisines ; il descend le voir, il lui dit :

— Donnez-moi mon anneau et mon médaillon, je les paierai bon prix. C'est un présent que ma mère m'a fait quand mon père m'a chassé. Je veux les lui montrer, afin qu'elle me reconnaisse.

La mère, quand elle les voit, reconnaît sans le moindre doute ses dorures : c'est l'anneau, c'est le médaillon qu'elle a donnés à son fils ; c'est son fils. Baudry Mèneguerre, le père, veut bien l'admettre. Il veut bien accepter que ce fils, qui lui ressemble si peu, prenne pour épouse la fille aînée de ce brave d'Olbreuse, qui ne ferait pas de mal à une mouche, et qui ne l'empêchera sûrement pas – croit-il – de réaliser ses projets. Qui lui évitera même de fatiguer ses troupes, puisque sans livrer combat, par le seul fait de se marier, un Mèneguerre se sera rendu maître du château et des terres d'Olbreuse.



II

LES MILLE ET UN CHÂTEAUX

IL ÉTAIT UNE FOIS un pauvre bûcheron et sa femme, qui habitaient une petite cabane de bois et de terre dans la sombre forêt de la Double. Ils vivaient retirés du monde par amour de la nature. À cette époque, la Double était très marécageuse et hostile à l'homme, elle servait souvent de repaire aux loups et aux brigands.

Mais Fernand et Lucette ne craignaient pas les brigands ; étant bien pauvres, ils n'avaient rien à se faire voler. Quant aux loups, on peut dire qu'ils entretenaient avec eux de bonnes relations de voisinage. Le couple vivait en harmonie avec tous les êtres de la forêt, à l'orée d'une clairière sablonneuse. Le vaillant coupeur de bois partait le matin, en longeant les étangs brumeux et infestés de moustiques. Il ne rentrait que la nuit venue.

Lucette faisait la cueillette des baies sauvages et des racines. Elle aimait chanter avec le vent, rire avec la belette, caresser le renard roux et courir après le faisan, dans le soleil de l'après-midi. Chaque petit habitant de la forêt était un peu son enfant.

La vie de Lucette et Fernand était faite de joies simples et d'enchantements quotidiens : ils étaient heureux. De leur amour naquit un jour sur la mousse humide, au pied d'un grand chêne, une jolie fillette brune. Dès le premier cri de la demoiselle, trois oronges(3) aux chapeaux orangés et brillants apparurent autour d'elle pour l'admirer.

Les parents comblés l'appelèrent Sylvie et lui donnèrent la mousse des bois comme marraine et les champignons d'or pour parrains. La belle enfant grandit à l'abri de la lumière, dans l'épaisse forêt brumeuse, coupée de marécages. Elle jouait avec les louveteaux et les marcassins, parlait avec les écureuils et les anguilles, comprenait les longues plaintes du feuillage ou les clapotis de l'eau.

Lucette et Fernand aimaient leur fille plus que tout au monde. Aussi, lorsqu'elle eut atteint l'âge de se trouver un époux, ils lui dirent tendrement :

— Chère enfant, nous ne sommes pas éternels, tu le sais. Il faudra qu'à ton tour tu crées un foyer avec un gentil mari. Seulement, tu ne le trouveras pas dans notre futaie. Il est temps pour toi d'aller découvrir la vie en société.

Lucette avait les larmes aux yeux. Elle savait que le départ de sa fille était inévitable, mais l'inquiétude rongait son cœur. Elle caressa les joues roses de Sylvie et lui sourit tendrement. Fernand prit la main de sa fille.

— Nous t'avons préparé un baluchon. Tu partiras cet après-midi même, vers le sud, en longeant la Duche, notre rivière. D'ici trois jours tu arriveras dans un petit village où tu trouveras une auberge. Voici toutes nos économies, quelques vivres et une patte de lapin porte-bonheur. Reviens quand tu auras choisi un fiancé.

Sylvie, émue et effrayée, embrassa ses parents et saisit le bagage que lui tendait son père. Fernand posa un baiser sur le front de sa fille.

— Reviens vite, chère enfant, tu vas nous manquer. La forêt aussi va pleurer ton absence.

Il l'accompagna jusqu'au bord du sentier qui cheminait à travers bois. Lucette, restée sur le seuil de la cabane, se cacha le visage dans son tablier quand la silhouette de Sylvie eut disparu.

La jeune fille marchait depuis quelques heures dans la forêt de la Double quand le jour se mit à décliner. Elle regardait ce paysage familier avec une boule au fond de la gorge.

« Je n'ai pas la force de quitter ma forêt. Comment vais-je survivre sans la protection de ses branches qui me couvrent ? »

Pour la première fois, la tristesse gagna son cœur. L'obscurité ne l'effrayait pas, aussi elle s'enfonça dans les taillis pour rejoindre ses amis et leur demander conseil.

Dix ou douze trompettes-de-la mort, qui sont de jolis champignons gris, venaient de pousser dans une charmille(4).

— Bonjour Sylvie, dirent-elles à la visiteuse. La nuit est là, où cours-tu ainsi ?

— Bonjour mes amis. Je suis bien malheureuse, car mes parents veulent que je gagne la ville pour trouver un mari. Il me faut donc quitter notre forêt pour un long moment et la seule pensée de vous abandonner me remplit d'effroi.

Les arbres des alentours se penchèrent pour mieux entendre les malheurs de Sylvie. Une famille d'éperviers se posa sur les basses branches et un loup boiteux vint lécher la main de la jeune fille.

— Tu ne peux pas nous laisser, Sylvie, dirent en chœur les éperviers et les branches qui ondulaient avec le vent. Nous serions trop tristes. Nous allons te trouver un mari sans que tu aies à nous quitter.

— Il y a bien des hommes, dans cette forêt. J'en vois parfois qui

coururent dans les sous-bois, un fusil à la main, dit le loup d'une voix enrouée. Reste auprès de nous.

Sentant ses compagnons si tristes de la voir partir, Sylvie voulut leur rendre courage.

— Merci, mes amis. Votre amour me réchauffe le cœur. Mais les chasseurs ou les braconniers me font horreur. Si je dois me trouver un homme, il faudra qu'il vous aime autant que je vous aime. Je partirai donc à la recherche d'un tendre époux, comme me l'ont demandé mes parents, mais je veux passer cette dernière nuit en votre compagnie.

— Viens dans nos branches, Sylvie, dirent les charmes, les chênes, les châtaigniers et les bouleaux. La caresse de nos feuilles te fera oublier tes malheurs.

Ainsi, la jeune fille choisit la plus haute branche d'un chêne pour s'assoupir. L'arbre lui fit de ses feuilles une couche agréable, et trois écureuils vinrent se pelotonner dans les plis de sa robe blanche.

Pour vous conter la suite, il nous faut, tout d'abord, remonter dix mois en arrière. Puis nous lèverons un peu la tête vers le royaume des cieux, à mille lieues de là.

Dieu avait convoqué trois de ses plus fidèles serviteurs, anges et saints, pour leur confier une mission sur terre. Il voulait offrir trois sortes de cadeaux aux hommes, car ils n'avaient pas fait la guerre depuis fort longtemps.

— Toi, Georges, tu prendras ce sac rempli de ruisseaux. Tu les disperseras là où les gens ont soif et où la terre est aride.

« Toi, Michel, tu prendras ce sac de bons champs. Tu les distribueras là où les gens ont faim.

« Toi, Jean, tu prendras ce sac rempli de châteaux, et tu les sèmeras là où les gens n'ont pas de logis...

« Vous avez une année entière pour donner vos cadeaux. Tâchez de ne favoriser ni de désavantager personne. Décidez en votre âme et conscience, sans vous presser. Je vous ai préparé à chacun un nuage pour vous transporter. Je vous souhaite bonne chance.

Sur ce, les trois saints prirent congé du Seigneur et du Paradis. Ils s'embarquèrent sur leur cumulus, après s'être serré la main et touché l'aile.

Au bout de dix mois, les sacs des trois saints se trouvaient à moitié vides. Jean n'avait plus que mille et un châteaux au fond du sien.

Il avait survolé l'Afrique, l'Europe et une partie de la France. Il avait virevolté une semaine au-dessus de la Loire et se dirigeait vers le Périgord, qu'il atteignit le soir même où Sylvie se reposait à la cime du grand chêne.

Il venait du nord et volait assez bas quand il passa au-dessus de la Double. Le vent soufflait fort de l'ouest, ce soir-là : ce détail a son

importance.

Jean se pencha pour admirer, sous les nuages, les derniers reflets du soleil couchant dans les étangs brumeux. Ces lueurs à travers la brume créaient une atmosphère étrange. Il fut attiré et ralentit le battement de ses ailes pour descendre un peu plus.

Une dizaine d'oiseaux de toute espèce se mirent à tourner autour de lui.

— N'est-ce pas un joli garçon ? dit la mésange. Il a le teint pâle comme la neige et les yeux bleus comme les cieux...

— Et en plus, il vole ! s'écrièrent les coucous. Voilà un mari pour notre Sylvie. Allons prévenir la forêt que l'époux est en route !

En un clin d'œil, tous les habitants de la Double se mirent en mouvement pour accueillir l'heureux don du ciel. La forêt piaillait, bruissait, hululait de tous côtés, cherchant un moyen d'arrêter le promis.

Mais Jean ne faisait nullement attention à ce remue-ménage. Du haut de son nuage, il avait aperçu la frêle silhouette de Sylvie, blanche et endormie. Troublé par cette vision inattendue, il ne pouvait détacher son regard de la demoiselle couchée dans un arbre.

« Qu'elle est belle ! se dit-il. Comme j'aimerais m'arrêter pour lui parler ! Comme j'aimerais vivre à ses côtés ! »

À ces mots, les arbres de la forêt levèrent leurs branches au ciel pour saisir l'homme ailé et l'offrir à leur princesse.

Alors, Jean perdit l'équilibre et glissa de son nuage. Il atterrit auprès de Sylvie, qui se réveilla en sursaut.

— Qui es-tu, beau prince ? Et que viens-tu faire dans mon arbre ?

— Je ne suis pas un prince mais un envoyé de Dieu. J'ai pour les hommes de nombreux châteaux à distribuer dans le monde entier. Mais je me suis penché de mon nuage pour mieux te voir... et je suis tombé dans ce beau chêne !

— Comme ton visage est doux. On lit dans tes yeux la bonté de ton âme. Tes fines ailes ressemblent à celles de mes amies les colombes. Reste auprès de moi, si tu partais je serais malheureuse à jamais.

— Hélas, bien que tu aies gagné mon cœur en un instant, je dois poursuivre mon chemin pour distribuer mes châteaux.

Il se retourna pour lui montrer le gros sac qu'il transportait. Il s'aperçut alors que le sac avait chuté avec lui et qu'il s'était percé à une jeune branche.

— Voilà mon sac complètement vide et mon cœur rempli d'amour pour une fille des bois ! Je ne puis plus me présenter au Paradis. Soit. Je resterai près de toi et nous habiterons l'un des châteaux, tombé dans les environs. J'en avais mille et un avant de te rencontrer. Avec le vent d'ouest qui souffle ce soir, ils se sont sûrement éparpillés dans cette belle région. Partons tout de suite et nous trouverons celui qui

fera notre demeure avant demain.

Le vent qui venait bien de l'Atlantique avait emporté les châteaux vers l'est et les avait dispersés sur le Périgord. Par chance, il y eut quelques tourbillons, et de nombreux châteaux tombèrent au sud de la Dordogne, au nord de l'Isle et, ma foi, un peu partout. Ainsi, le Périgord se trouva riche de mille et un châteaux.

Jean et Sylvie, qui avaient des goûts modestes, s'installèrent dans un petit manoir, au cœur de la Double, pas bien loin de la cabane de Lucette et Fernand. Ils furent heureux et eurent trois beaux enfants.

Dieu pardonna à son saint et lui accorda sa bénédiction pour la vie qu'il avait choisie. Car, après tout, chacun est maître de son destin... si Dieu le veut.





III

RIQUETTE ET LE CÈPE ENCHANTÉ

À CETTE ÉPOQUE, Riquette Chaboulet avait onze ans. Son panier d'osier au bras, elle s'en allait par la grand-rue du village de Piégut, où les coups de marteau du maréchal-ferrant retentissaient bruyamment. C'était la fin de la saison des cèpes, qui dure longtemps ici. Riquette portait à Pierrette, la patronne de l'auberge, sa récolte du jour : quelques cèpes « têtes-de-nègre » et quelques « bruns » qui poussent sous les châtaigniers.

Les commerçants du village connaissaient bien la petite fille, car c'est elle qui faisait les commissions, sa mère ne pouvant presque plus marcher. Noémi Chaboulet avait été la meilleure lavandière de Piégut. Mais un méchant rhumatisme lui avait pris les genoux, à cause de l'humidité et de la position pénible sur la selle à laver⁽⁵⁾.

La pauvre Noémi gagnait quelques sous en faisant des travaux de couture et de raccommodage à la maison. Si on peut appeler maison la petite chaumière, sur la route de Saint-Barthélemy, où vivaient la mère et la fille... Le père, bûcheron, avait été écrasé par le tronc d'un grand sapin, quelques années plus tôt.

Malgré les petits travaux de la courageuse Noémi et les récoltes de Riquette, les deux Chaboulettes avaient bien de la peine à gagner leur vie...

— Tes cèpes ne sont pas beaux, dit la Pierrette à Riquette.

— Oh, mes petits noirs tout jeunes...

— Les noirs, je ne dis pas. Mais les autres sont vieux et mous. Je sais bien qu'il est difficile de trouver de beaux champignons fermes en fin de saison, Riquette. Mais moi, je ne peux pas te prendre ceux que mes clients ne mangeront pas. Garde-les et fais-les sécher, si tu peux.

En ce temps, on ne savait pas conserver les champignons autrement qu'en les séchant à l'air ou au four à pain.

— Je vous échange mon panier contre une douzaine d'œufs, proposa Riquette.

La Pierrette avait un élevage de poules derrière son auberge. Elle soupira.

— Disons une demi-douzaine, et je ferai sécher les cèpes.

Quand Noémi Chaboulet vit revenir sa fille avec les œufs, elle l'embrassa de tout son cœur. Riquette prépara une petite omelette aux champignons qu'elles mangèrent avant d'aller se coucher. Le lendemain, comme il restait un peu de farine de blé noir et de seigle, elles firent une belle tourte avec les deux derniers œufs qu'elles avaient mis de côté. Après ce repas, qui fut un vrai festin pour la mère et la fille, Riquette annonça qu'elle retournait au bois.

Sa mère dit que ça ne valait pas la peine, que les beaux cèpes devenaient trop rares et que Pierrette ne lui échangeait plus sa cueillette. Riquette prit son panier et frappa du pied.

— J'y vais quand même ! Si je ne trouve que des vieux cèpes mous, nous les ferons sécher pour l'hiver.

Elle s'aperçut alors que l'anse de son panier d'osier, qu'on appelle ici un bourricou, était défaite et ne tenait plus que par un lien. Elle prit donc la musette de son défunt père ; une besace ne vaut pas un panier pour ramasser les champignons, mais tant pis. Riquette faisait bien attention de ne pas secouer sa musette, ce qui aurait risqué de réduire en purée ses quelques trouvailles.

Ce jour-là, elle découvrit une bonne « place » sous les chênes où poussent les cèpes noirs, plus tardifs que les cèpes de châtaigniers. Sa musette se remplissait vite, mais le temps devenait de plus en plus sombre. Elle ne voyait plus rien sous le couvert épais des chênes. La pluie commença à tomber. Elle décida de rentrer.

Sur le chemin du retour, elle rencontra la Joséphine Chatenet, une pauvre vieille qui s'en allait en maugréant.

— Pauvre de moi, je n'ai pas trouvé un cèpe ! Et mon fils qui arrive demain en permission du régiment ! Mon Dieu, mon Dieu, je voulais tant lui faire une omelette aux cèpes !

La Joséphine, à son âge, ne voyait plus très clair. Et, songea Riquette, il est bien difficile pour une pauvre femme presque aveugle de distinguer un cèpe noir, par temps couvert, dans un bois sombre !

— Joséphine, ne pleurez pas. Voilà des cèpes pour votre fils.

Et elle versa le contenu de sa musette dans le panier de la pauvre femme. Joséphine, émue par tant de gentillesse, se mit à pleurer pour de bon. Les larmes ruisselaient sur ses joues ridées et tannées. Riquette s'en alla, trempée et délestée de sa trouvaille, mais gaie et contente.

À la lisière d'un bois, elle avisa une cabane abandonnée et s'arrêta pour s'abriter. La pluie battait la toiture avec un bruit de trot furieux, comme si des milliers de sabots fuyaient sur la cime des arbres. Puis le trot ralentit, la pluie cessa, le soleil se ralluma au couchant. Riquette sortit et prit le temps de regarder le paysage autour de la cabane. Elle remarqua un arbre qu'elle aimait beaucoup – mais vraiment beaucoup –, un merisier ou cerisier sauvage. Riquette caressa l'écorce

douce de l'arbre, de bonne taille et sans doute assez vieux.

Soudain, une abeille mouillée tomba sur sa manche ; elle se baissa pour la poser délicatement par terre. Un reflet noir dans l'herbe attira alors son regard. Impossible, on ne trouve pas de cèpe sous les merisiers !

Et pourtant, c'en était un, un superbe bolet noir, jeune, ferme et lourd. Riquette le ramassa, l'enveloppa d'une poignée de fougères et le mit dans sa musette. Elle aurait bien voulu en trouver un autre ; mais le jour déclinait et de gros nuages noirs se profilaient sur l'horizon.

— Rentrons, dit-elle à haute voix. Ce gros cèpe peut bien garnir une omelette à lui tout seul !

Et elle partit en trotinant vers le village. Trotinant, galopant, sautillant, avec ses sabots mouillés.

« Ne saute pas si haut, petite sottise ! se dit-elle. Tu vas abîmer ton cèpe. »

Elle arrêta de sauter, puis de galoper.

« Qu'il est donc lourd, ce cèpe de merisier ! »

Elle se mit à marcher au pas.

« Voilà un cèpe qui pèse autant qu'une demi-douzaine ! »

Elle s'arrêta sur la route de Piégut pour se reposer et lâcha son souffle.

« Il doit être plus gros qu'il ne m'a semblé... »

Elle eut la curiosité de regarder dans sa musette.

« Je rêve ! Il a fait des petits ! »

Elle vit sous la fougère trois ou quatre gros cèpes et deux fois plus de moyens. Tous noirs, jeunes, fermes et lourds !

D'autres filles de son âge se seraient mises à douter de leurs yeux et de leur tête. Mais Riquette était une enfant sage et qui écoutait les histoires des grands-mères. Elle sut qu'elle avait trouvé un cèpe enchanté.

— Qu'ils sont beaux ! s'écria sa mère. Il me reste un peu d'huile de noix, nous allons les faire à la poêle.

Riquette, les yeux pétillants de bonheur, raconta qu'elle les avait trouvés sous un cerisier sauvage.

— Tu dois te tromper, dit Noémi Chaboulet. On trouve des cèpes sous les chênes, les charmes, les châtaigniers. Parfois les pins et les sapins, mais jamais sous les merisiers.

En tout cas, ces champignons étaient délicieux. Ni la mère ni la fille n'en avaient mangé d'aussi bons. Le lendemain, Riquette retourna au merisier et trouva un cèpe noir tout pareil à celui de la veille. Était-il aussi enchanté ? Il l'était. Elle rentra avec une pleine musette de champignons.

— Ils sont tellement beaux que tu devrais les apporter au docteur, décida sa mère, lui qui est si souvent venu me visiter sans me

demander un sou.

La dame du docteur reconnut qu'elle n'avait jamais vu des cèpes aussi parfumés, et Riquette revint avec une pommade pour le genou de sa mère.

Ainsi, tous les jours de la semaine, elle allait au merisier et rapportait une musette de cèpes. Le dimanche, elle prit le panier que sa mère avait réparé. Mais le cèpe enchanté ne voulut pas s'y multiplier. Peut-être avait-il besoin d'être protégé des regards.

Le lundi, Riquette repartit donc avec la musette de son père et la ramena pleine une nouvelle fois.

Comme on ne trouvait presque plus de beaux cèpes, Pierrette l'aubergiste lui acheta trois jours de récolte. Et chaque jour, midi et soir, Riquette et sa mère dégustaient de jeunes cèpes, accommodés de façon variée.

Jamais elles n'avaient aussi bien mangé.

— Je n'ai plus mal aux genoux ! s'écria Noémi un beau matin. Je vais descendre à Piégut.

— Maman, je t'en prie, sois prudente, dit Riquette.

La mère mêla un clin d'œil à son sourire.

— Je crois bien que tes champignons m'ont guérie de mes rhumatismes.

Le premier gel brûla les légumes dans les potagers, les dernières feuilles des arbres tombèrent. Mais malgré le froid, Riquette continuait d'aller au merisier chaque jour et cueillait un cèpe enchanté, qui se multipliait par douze dans la musette, derrière son dos. La vie était belle...

Un après-midi, en arrivant au bois, elle vit passer un vol de palombes, grises dans le ciel gris. Comme à chaque automne, les pigeons migrants quittaient les pays froids et descendaient vers le sud pour y chercher le soleil. Et beaucoup faisaient escale dans les forêts du Périgord, où ils se reposaient et se gavaient de glands.

Riquette suivait un sentier qui traversait une haute futaie, quand des salves de coups de fusil éclatèrent de tous les côtés, au-dessus de sa tête. Postés sur les arbres, de nombreux chasseurs mitraillaient les palombes.

Riquette plaignit ces malheureux oiseaux, venus du nord lointain pour mourir à mi-chemin des pays chauds.

Deux ou trois plumes d'un gris presque bleu se posèrent à ses pieds. Elle en vit une si jolie qu'elle la ramassa, la caressa du bout des doigts et la mit dans son sac.

Elle continua son chemin jusqu'au merisier et, comme tous les jours, elle cueillit à son pied un cèpe enchanté.

Au retour, sa besace lui parut encore plus lourde que d'habitude.

Elle s'arrêta pour regarder à l'intérieur et vit deux beaux oiseaux encore chauds, juste au-dessus de sa douzaine de champignons. Devant ce nouveau prodige, elle ne sentit plus sa fatigue. Elle courut au village en chantant tous les refrains qui lui passaient par la tête.

Arrivée à l'auberge, elle proposa à Pierrette les palombes avec les cèpes.

— Où as-tu trouvé ces palombes ? demanda l'aubergiste sur un ton soupçonneux.

Pierrette savait bien qu'une petite fille de son âge n'avait pas pu les tuer elle-même.

— C'est une fée qui me les a données, répondit Riquette.

Ce n'était pas un mensonge, seulement une façon de résumer une merveilleuse aventure. L'aubergiste sourit, tâta les oiseaux, les soupesa et les paya un bon prix.

Une autre fois, Riquette trouva une plume noir et or. Elle la glissa dans sa musette et rapporta un beau faisan. Tout l'hiver, les Chaboulettes firent sécher des champignons, mangèrent de délicieuses omelettes, vendirent des palombes, des faisans et des perdrix à l'aubergiste. De temps en temps aussi, elles s'offraient un rôti de gibier ; c'était pour elles un festin royal et, en ces occasions, elles se croyaient par la grâce du ciel changées en reine et princesse des bois.

La vie était devenue douce et agréable. Au printemps, Noémi put reprendre son travail.

— Je jurerais avoir mes genoux de vingt ans, s'émerveillait-elle sans arrêt.

Quelques semaines plus tard, elle se vit offrir une place de serveuse dans un hôtel-restaurant, au village voisin, sur la route de la sous-préfecture.

— Cinq kilomètres, matin et soir, ce n'est rien quand on a les genoux de sa jeunesse.

Elle acheta un vélo d'occasion. Quel bonheur de pouvoir pédaler à nouveau ! Noémi vivait un vrai conte de fées. Le grand air lui redonnait du rouge aux joues et du baume au cœur.

Et Riquette, si heureuse de voir sa mère de nouveau alerte et vive, allait toujours cueillir le cèpe enchanté avec la même foi et le même entrain.

Noémi et sa fille eurent bientôt des économies. Riquette devenait une belle demoiselle et savait cuisiner mieux que personne toutes les variétés de champignons et toutes les espèces de gibier. Son talent de cordon-bleu... et aussi sa grâce et sa beauté charmèrent le fils d'un aubergiste, Jean-Nicolas, qui la demanda en mariage. Au moment de leurs fiançailles, elle lui révéla le secret du cèpe enchanté.

— Est-ce un champignon vraiment magique ? demanda-t-il.

— Il te suffit d'y croire, Jean-Nicolas.

Il jura qu'il y croyait et prit la main de Riquette pour lui promettre de garder le secret. Ils se marièrent et ouvrirent un hôtel-restaurant dans une vieille rue de la sous-préfecture... à l'enseigne du *Cèpe enchanté*, bien sûr.

C'était un long chemin pour aller tous les matins au merisier magique : plus de quinze kilomètres à bicyclette. Mais Riquette les parcourait gaiement, par tous les temps. Jean-Nicolas l'accompagnait quelquefois, quand il n'avait pas trop de travail et pouvait se faire remplacer à sa cuisine.

La musette de son père étant usée jusqu'à la corde, Riquette acheta une gibecière de cuir, que le *cèpe enchanté* continua de remplir tous les jours.

Noémi garda longtemps ses genoux de vingt ans.

Riquette et Jean-Nicolas furent heureux, ils eurent cinq enfants et continuèrent d'offrir à leurs clients un plat de *cèpes* frais en toute saison.

Mais voyez comme les gens sont méchants ! Plus d'un jaloux inventa une fin malheureuse à cette trop belle histoire.

En voici une : Lors d'une coupe de bois, le merisier fut mis en bûches et fagots. Le *cèpe enchanté* disparut avec son arbre nourricier. L'auberge qui portait son nom perdit ses clients. Riquette et Jean-Nicolas durent chercher une place chez des confrères plus heureux. Mais Riquette se montra peu assidue à son travail : elle préférait courir les bois, dans l'espoir de trouver un autre merisier merveilleux. À la fin de leur vie, leurs enfants les abandonnèrent et ils furent réduits à la mendicité.

Et une autre : La richesse rendit Jean-Nicolas et Riquette dédaigneux et insensibles à la misère d'autrui. Un jour, ils chassèrent une pauvre serveuse qui avait mal aux genoux. Dès lors, Riquette ne trouva plus jamais de *cèpe* sous le merisier.

Et une encore. À force de côtoyer des gens de la ville qui riaient des contes de fées, Riquette se mit à douter de tout ce qui était arrivé. Elle ne croyait plus au *cèpe enchanté* ! Et le *cèpe* dépérissait de son manque de foi. Chaque jour, il devenait plus petit, plus sec et ratatiné, et il cessa bientôt de se multiplier... Là encore, Riquette et Jean-Nicolas furent ruinés et se firent mendiants sur leurs vieux jours.

Non. Non et non. Riquette et Jean-Nicolas vécurent sagement. Ils restèrent simples et bons, ils eurent toujours de la compassion pour les malheureux. Ils gardèrent la foi de leur enfance dans les merveilles et les enchantements. Et il y eut, pendant plus d'un demi-siècle, des champignons toute l'année à l'auberge du *Cèpe enchanté*.

L'aîné des garçons avait choisi d'aider ses parents pour prendre plus tard leur suite. Riquette lui révéla son secret et, en sa compagnie, se rendit une dernière fois au merisier.

Devenus très vieux, Riquette et Jean-Nicolas s'asseyaient sur un banc, devant la porte de l'auberge. Ils évoquaient le passé et, un peu avant l'heure des repas, respiraient une odeur à nulle autre pareille : le parfum des cèpes en train de cuire dans l'huile ou le beurre.





IV

LE LOUP QUI AIMAIT LA MUSIQUE

C'EST L'HISTOIRE d'une petite fille. On ne sait pas si c'est une histoire d'autrefois ou d'aujourd'hui. Cela n'a pas d'importance.

La petite fille s'appelle Anne. Elle a six ans ou sept ans. Elle n'a pas de frère ni de sœur. Elle habite avec ses parents dans une grande ferme isolée. La ferme qu'elle habite est construite au bord d'une forêt. Et cette forêt recouvre presque entièrement la chaîne du Jura suisse, entre La Chaux-de-Fonds, au-dessus de Neuchâtel, et Bâle. On ne connaît pas le nom du village le plus proche. Cela non plus n'a pas d'importance.

Depuis quelque temps, Anne apprend à jouer du violon. Un vieux professeur vient chez elle chaque semaine. Ses doigts tremblent un peu. Il lui montre comment il faut accorder le violon, frotter les crins de son archet avec un bloc de colophane(6), placer les doigts sur les cordes, faire aller l'archet sur les cordes. Anne ne sait pas encore déchiffrer les partitions de musique. Elle n'en a pas besoin. Elle aime les sons. Elle les fait jaillir de son instrument.

Un jour, Anne a demandé que sa mère lui raconte une histoire. Sa mère est allée dans le salon. Elle a pris un livre dans la bibliothèque. Elle l'a ouvert. Il y a un dessin sur la première page. On y voit une petite fille. Cette petite fille porte une blouse écarlate. Elle tient un panier dans sa main. Elle marche dans la forêt.

Anne tourne la première page du livre. Sur la deuxième, il y a un animal. Sa mère lui dit que c'est un loup. Puis elle lui raconte l'histoire. À la fin, elle lui explique que le loup mange la petite fille du livre. Et qu'avant de manger la petite fille, il a mangé sa grand-mère.

Anne ne la croit pas.

C'est le jour suivant. Anne se lève. C'est très tôt. Anne descend l'escalier. Elle longe le corridor du rez-de-chaussée. Elle ouvre la porte. Elle ne fait pas de bruit. Elle sort dans la cour. Il fait beau. C'est l'été. Il n'y a personne. Tout le monde dort encore. Anne regarde autour d'elle. Elle continue d'avancer. Elle a traversé la cour. Elle a pris son violon.

Anne arrive dans le pré qui prolonge la cour. Elle regarde ses souliers qui marchent dans les herbes. Certaines de leurs feuilles ont des dents. D'autres ressemblent à des oreilles. D'autres à des cheveux. D'autres à des flèches. Anne arrive de l'autre côté du pré. Un chemin tout sec se trouve devant elle. Elle le traverse. Il est plein de poussière. Elle entre dans la forêt.

Il fait un peu plus sombre au milieu des arbres. Il y a de la mousse sur le sol. Il y a des ronces. Il faut lever les pieds pour ne pas trébucher sur des racines. Les troncs de sapin sont du même gris que la peau des éléphants, mais ils ont des écailles comme les vieux crocodiles. Si on les regarde du bas jusqu'en haut, ils sont toujours plus minces et finissent comme des allumettes. Encore plus haut, ils sont coiffés d'un plumeau vert.

Anne a beaucoup marché. Elle est passée dans une clairière. Il y faisait plus clair que dans la forêt, mais un peu plus sombre que dans la cour ce matin. Un étang se trouvait au milieu de la clairière. Et des libellules. Elles étaient drôles. On aurait dit des hélicoptères. Elles se posaient sur les roseaux.

Anne aperçoit un petit rocher devant elle. Il a l'air d'un tabouret. Elle s'assied dessus.

Les parents d'Anne la cherchent tout le jour. Ils regardent partout dans la maison. Ils vont dans la cour, dans le pré, sur le chemin rempli de poussière, au bord de la forêt. Ils l'appellent. Personne ne leur répond. Ils font venir leurs voisins. Il y a beaucoup de monde chez eux. Tous se préparent à partir dans la forêt.

La lumière baisse autour d'Anne. Elle n'aimerait pas rester seule trop longtemps. Elle a posé l'étui de son violon par terre. Elle l'ouvre. Elle prend le violon. Elle imite son vieux professeur. Elle tend les cordes, elle prend le morceau de colophane, elle frotte l'archet, elle le fait aller sur les cordes. Le violon chante. Anne aperçoit une forme grise. Puis il fait nuit.

Anne est fatiguée. Elle a sommeil. Elle voudrait dormir. Elle se laisse glisser du petit rocher. Les aiguilles de sapin sentent bon.

Accompagnés de leurs voisins et de plusieurs gendarmes venus en renfort, les parents d'Anne sillonnent la forêt pendant des heures. Ils y consacrent toute la nuit. Ils ont des lampes de poche. Ils regardent au fond des ravins, sous les sapins, dans la clairière. Ils crient partout son nom. Personne ne leur répond. Ils ne trouvent rien.

Puis ils l'aperçoivent. Elle dort au pied d'un petit rocher. Son violon est posé juste à côté d'elle. Ils la réveillent. Elle les regarde. Elle se demande ce qu'ils font là. Elle range son violon dans son étui.

Soudain, l'un des gendarmes se baisse. Il appelle ses collègues. Ils ont découvert les traces d'un animal. Ces traces font un cercle autour

du rocher. Les gendarmes ont l'air abasourdis. Ils s'approchent d'Anne. Ils lui demandent si elle a vu quelque chose avant de s'endormir. Elle dit que non, sauf les libellules de la clairière. Ils lui demandent si elle a vu un loup. Elle se rappelle la forme grise. Puis elle se rappelle le livre. Elle pense que les loups aiment sûrement la musique. Elle dit alors qu'elle l'a vu. Les gendarmes et les voisins se taisent. Tout le monde rentre à la maison.

Les gendarmes sont retournés dans la forêt. C'est le matin suivant, très tôt. Ils sont bien plus nombreux que la première fois. Cette fois, des chasseurs les accompagnent. Ils viennent de toute la Suisse. Beaucoup d'entre eux sont valaisans(7). Ils affirment qu'ils connaissent bien les loups. Ils disent qu'ils en ont déjà pourchassé chez eux, pendant des jours et des nuits.

Les gendarmes et les chasseurs ont des fusils. Ils ont des chiens. Ils ont déplié des cartes de géographie. Ils discutent. Ils se divisent en plusieurs groupes. Puis chacun de ces groupes s'en va de son côté. On entend parfois des aboiements. Quelques heures plus tard, tous les groupes se retrouvent. Personne n'a vu de loup. Il est midi.

Les gendarmes et les chasseurs ouvrent leur sac de pique-nique. Ils mangent du pain de seigle et de la viande séchée. Ils boivent du vin blanc. Ils se mettent à rire. L'un d'eux dit qu'il n'aime ni les loups ni les étrangers : les loups prennent nos moutons, les étrangers prennent nos femmes. Ils rient encore plus. Ils éructent. Ils se reposent quelques instants. Ils reforment des groupes qui repartent chacun de leur côté.

À l'approche du soir, on entend des coups de fusil dans la forêt. Les chiens aboient à nouveau. Anne est alors dans la cour. Il y a des nuages dans ciel. Ils s'étirent par-dessus le toit de la ferme et se prolongent derrière la forêt. Ils ne bougent presque pas. Ils sont un peu rouges. Du vent souffle dans les herbes. Ils deviennent ensuite presque bleus, puis les voilà bleu foncé.

Des voitures arrivent au même instant. On entend leurs coups de klaxon. Elles sont encore éloignées. Elles roulent en file indienne sur le chemin. On voit leurs phares. Ils sursautent en avançant. Ils éclairent parfois des morceaux de la ferme, parfois des morceaux du pré, puis à nouveau des morceaux de la ferme, puis des morceaux du chemin. Anne a peur. Le monde est cassé.

Les voitures entrent maintenant dans la cour. Leurs moteurs s'arrêtent. Les gendarmes et les chasseurs en descendent. Des portières claquent. Tout le monde parle en même temps. Puis quelqu'un se dirige vers l'arrière d'une voiture. Il demande de l'aide. Deux personnes se penchent au-dessus du coffre. Ils en retirent quelque chose. C'est un animal. Il ne bouge pas. Il est mort. Ils l'ont empoigné

par les quatre pattes. Ils le portent devant le seuil de la ferme. Ils le jettent par terre.

Tout le monde vient regarder.

On voit d'abord les pattes. Elles sont maigres. Elles sont très claires. Elles ont l'air un peu sèches. On dirait des cannes. Puis on aperçoit le ventre. On aimerait le toucher. On pourrait mettre sa tête dessus. Les poils du dos sont plus foncés, presque noirs. On regarde aussi la tête. Elle semble triste. La bouche n'est pas bien fermée. On aperçoit les dents de devant. Il y a de la terre sur le museau. Quelque chose a coulé des yeux. Ils sont comme la bouche, pas très bien fermés.

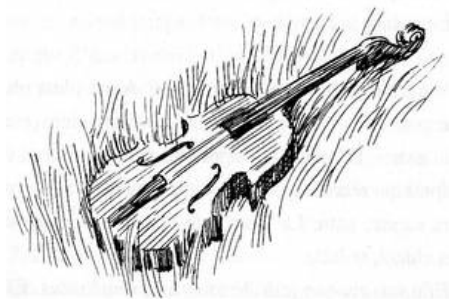
Les gendarmes et les chasseurs sont rassemblés tout autour. Leur visage est rouge. Ils parlent fort. On n'entend rien de ce qu'ils disent. Ils portent de gros souliers. Certains ont des bottes. Ils ont l'air contents. Ils se tapent sur l'épaule. Ils réclament à boire. Ils entrent dans la cuisine.

Vingt ou trente années ont passé. Anne n'est plus une petite fille. Ses parents sont devenus vieux puis sont morts. Elle habite leur grande ferme, au bord de la forêt qui recouvre presque entièrement la chaîne du Jura suisse, entre La Chaux-de-Fonds, au-dessus de Neuchâtel, et Bâle.

Elle fait chaque jour de longues promenades. Elle traverse la cour, le pré, le chemin, la clairière, la forêt. Elle va jusqu'au petit rocher. Puis elle rebrousse chemin. Elle revoit alors ces longs nuages dans le ciel, qui s'étirent comme des rubans. D'abord un peu rouges, puis presque bleus, puis bleu foncé. Elle revoit les pattes, le ventre, les poils du dos, la tête. Quelque chose a coulé des yeux.

Quelles brutes. Quelle tristesse. Quelle douceur. Quelle solitude. Quelle immensité. Son pays. Elle va chercher son violon.

Elle joue.





V

LES ANIMAUX DE BON CONSEIL

AH CE TIMOLÉON, quel garçon ! Il était si intelligent ! Il n'avait pas quatre ans qu'il savait déjà lire et écrire. Compter aussi, mais cela en Normandie, où un sou est un sou, tout le monde l'apprend très vite.

Son père, maître Flamant, un riche paysan des environs d'Alençon, était très fier de son rejeton. Il décida d'en faire un grand savant. Il le confia au curé du village, un homme très vieux et très sage, qui enseigna ses prières au gamin et quelques rudiments de latin.

Un beau jour, le bon prêtre alla voir les parents.

— Votre fiston, leur dit-il, en sait maintenant tout autant que moi, il faut l'envoyer en pension, dans une école d'Alençon.

Le père en parla à l'enfant qui s'en montra très content.

— Je vois, lui dit-il, que ma décision te plaît, mais il faudra bien travailler et faire honneur à tes parents, car cela nous coûtera beaucoup d'argent.

Le jour venu, la mère prépara le baluchon du garçon. Elle ne put retenir ses larmes de le voir, encore si jeune, quitter déjà la maison.

— Ne pleure pas, lui dit Timoléon, je serai bientôt de retour, et il partit d'un bon pas sur la route d'Alençon.

Aux vacances de Noël, l'écolier revint à la ferme de ses parents.

La maman était aux anges. Elle courut au poulailler chercher des œufs frais, et chez le meunier quérir la farine la plus fine. Elle invita les voisins et le curé, et prépara, pour le dîner, des galettes et des beignets.

Cependant que chacun se régalait, maître Flamant, pour faire son important, interrogea son enfant :

— Dis-nous donc un peu, demanda-t-il, ce qu'on t'apprend dans ton école ?

— Oh, une science bien utile, lui répondit le gamin : comment se parlent les chiens.

— Les chiens ? Tu te moques de moi ! s'écria le père, en s'étranglant de colère.

— Pas le moins du monde, répondit Timoléon. Les chiens sont bien plus malins qu'on ne le croit, et vous ne pouvez pas imaginer tout ce qu'ils peuvent se raconter quand ils aboient.

— Saperlipopette, s'indigna le paysan, est-ce que je dépense tout ce bel et bon argent pour que mon fils sache faire la causette avec les bêtes !

Aussitôt il décida de retirer son enfant de la pension d'Alençon et de l'envoyer au collège d'Argentan. Ce changement ne plaisait guère à Timoléon et sa mère, mais ils préférèrent se taire. Maître Flamant était un homme autoritaire et violent, qui ne savait pas se contrôler lorsqu'il était contrarié.

Les vacances terminées, Timoléon reprit son baluchon. La mère pleura encore, mais un trimestre passe vite. Le garçon revint à Pâques.

— J'espère, lui dit son père, que l'on te donne à Argentan d'autres leçons qu'à Alençon.

— Oh oui, répondit l'enfant, et vous allez être content, car je me suis appliqué, et maintenant je sais coasser.

— Coasser ! Que signifie cette nouvelle fantaisie ?

— Que je sais le langage des grenouilles et que j'entends parfaitement ce qu'elles se content, le soir, dans les étangs.

Après les chiens, les grenouilles... Maître Flamant était exaspéré. Il retira aussitôt son enfant du collège d'Argentan, pour l'inscrire au petit séminaire de Caen. Il y resterait des années s'il le fallait, mais il en sortirait savant ou curé, et peut-être les deux, qui sait ?

Ses longues études achevées, Timoléon revint au village. Il était devenu un grand et beau jeune homme, et tout le monde lui fit fête. La mère était enfin consolée, le père n'était pas le moins fier. Il demanda au garçon de raconter à l'assemblée ce que lui avaient enseigné les bons frères du séminaire.

— Oh mon père, lui répondit-il, vous allez encore vous fâcher, mais j'ai surtout appris comment les oiseaux pépient.

Les oiseaux ! c'en était trop. Maître Flamant devint fou de rage. Son enfant était un insolent ou un nigaud. La rancœur emplit son cœur comme un poison. Il décida, dans sa fureur, d'en finir avec le garçon.

Il alla le lendemain trouver son voisin.

— Voilà mille francs, lui dit-il, je te les donnerai si tu veux bien me débarrasser de ce fils ingrat. Tu me ramèneras son cœur, pour preuve de ton action, et l'argent sera à toi.

L'homme était si pauvre, il accepta l'horrible proposition. Il emmena Timoléon au plus profond de la forêt. Mais là, pris de compassion, il ne put se décider à commettre un crime aussi épouvantable. Il révéla au jeune homme les infâmes projets de maître Flamant.

Le garçon fut révolté par une telle barbarie.

— Malheureux, dit-il au voisin, qu'allez-vous faire pour vous tirer de cette affaire ?

— J'ai, lui répondit-il, tué hier un sanglier. Je vais le dépecer et porter son cœur à votre père. Mais promettez-moi de disparaître pour toujours, sinon il saura que je n'ai pas accompli mon forfait.

Le garçon remercia chaleureusement son voisin et lui promit de ne jamais remettre les pieds dans cette contrée.

Il partit au hasard où ses pas le conduisaient. En chemin, il rencontra deux abbés. Il leur demanda où ils allaient.

— À Rome, lui répondirent-ils.

Rome est une belle cité, et à plusieurs, on voyage avec plus de sûreté. Timoléon décida de les accompagner.

Bien lui en prit, car les deux abbés étaient très obligeants. Ils le conduisirent, le soir venu, dans une maison hospitalière, où ils lui offrirent le gîte et le couvert.

Après avoir bien soupé, Timoléon gagna sa chambre.

L'air était doux. Il ouvrit sa fenêtre et entendit les aboiements des chiens qui se répondaient de loin en loin. Il les écouta tard dans la nuit.

Le maître de maison, qui était descendu dans la cour, vit de la lumière dans la chambre du garçon. Il s'étonna de le voir veiller si tard et monta lui en demander la raison.

— Ce n'est rien, dit Timoléon, j'écoute seulement ce que se disent les chiens.

— Vraiment, fit l'homme amusé, je ne savais pas que les animaux avaient de la conversation.

— Ils en ont beaucoup, croyez-moi, et ils se tiennent des propos bien plus sensés que ne le font bien des gens.

Des chiens qui parlent ! En voilà une affaire ! L'homme demanda à son hôte si, par hasard, on pouvait savoir ce qu'ils se racontaient.

— Ils disent, répondit Timoléon, que vous courez un grand danger, car quatre voleurs ont creusé un souterrain et ils doivent venir ici, quand chacun sera endormi.

Le maître de maison pensa que le garçon était un peu simplet, et ne crut guère ce qu'il disait. Mais un avis est un avis, et on craint toujours pour son bien.

Il envoya chercher les gendarmes. Ils se rendirent tous à la cave. Quelle surprise en vérité ! Ils découvrirent le tunnel d'où l'on vit sortir, stupéfaits, nos quatre voleurs bien refaits.

Timoléon fut fort félicité pour sa grande habileté et son hôte lui donna, pour le récompenser, quelques beaux écus dorés. Il les accepta volontiers, car il ne pouvait pas toujours dépendre de la générosité des

deux abbés.

Le lendemain, les trois hommes repartirent vers la cité papale. Ils avançaient d'un bon pas et, à la fin de la journée, ils avaient bien fait trois lieues. Ils arrivèrent près d'un grand bois. Les prêtres connaissaient l'endroit. Ils savaient qu'il y avait, à l'orée de la forêt, une auberge renommée. Les prélats étaient gourmands. Ils s'arrêtèrent là pour manger.

Le repas fut excellent : des écrevisses et des ortolans(8) et une fricassée d'anguilles, qui venaient d'être pêchées dans l'étang d'à côté. Avec cela, un de ces petits vins de pays, comme on n'en sert guère à la messe.

Après s'être bien régelés, les curés montèrent se coucher et s'endormirent aussitôt, en ronflant comme la forge du maréchal-ferrant.

Timoléon, lui, n'avait pas sommeil. Il regardait par la fenêtre cette belle nuit d'été, et la lune et les étoiles brillant sur l'étang.

Longtemps il écouta les grenouilles – ces grandes bavardes – qui coassaient sans arrêt.

La servante de l'auberge, qui était allée au bal, rentra au petit matin.

Elle aperçut le garçon à la croisée et s'étonna de le voir veiller à cette heure. Elle en parla à son maître. Il interrogea Timoléon :

— Tu n'as guère dormi cette nuit, m'a-t-on dit. Le lit n'était-il pas bon ?

— Rien de cela, répondit le jeune homme, j'écoutais seulement les grenouilles de l'étang.

— C'est vrai, convint le patron, qu'elles font beaucoup de potin et ne cessent de jacasser.

— N'en dites point de mal, protesta Timoléon, car elles m'ont révélé un grand secret.

L'aubergiste s'étonna à son tour que son hôte sût le patois de ces animaux-là. Mais la curiosité l'emporta et il voulut connaître ce fameux secret.

— Les braves bêtes, déclara Timoléon, m'ont dit pourquoi votre fille est muette.

À ces mots l'aubergiste pâlit.

Marion, sa fille bien-aimée, avait en effet perdu la parole, l'année passée. Il en était si attristé ! Avec un fol espoir, il écouta, en n'osant y croire, les explications du garçon.

— Votre Marion, lui dit-il, a l'an dernier fait sa communion. Mais par malheur, au moment d'avaler son hostie, un morceau s'est brisé et est tombé. Une grenouille qui passait s'en est emparée. Il est toujours dans sa bouche et, tant qu'elle ne l'aura pas rendu, votre fille ne pourra parler.

Un animal voleur d'hostie, c'était une affaire grave qui regardait les gens d'Église. On réveilla les curés.

— Dieu, dirent-ils, le corps du Christ dans une bête ! C'est un terrible sacrilège qui outrage notre Seigneur. Un sorcier, sans doute, a permis ceci et jeté un mauvais sort sur la pauvre communiant. Il faut, sur-le-champ, vider l'étang et retrouver la criminelle qui se moque ainsi des saints sacrements.

La mare asséchée, les grenouilles affolées sautèrent de tous les côtés.

L'une d'elles pourtant se tenait là, près d'étouffer, tant sa bouche semblait gonflée. La coupable assurément.

Le premier prêtre s'approcha d'elle et la pria, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de bien vouloir rendre l'hostie. La bête le regarda de ses gros yeux globuleux, mais n'en fit rien.

Le second prêtre échoua de la même façon.

Vint le tour de Timoléon.

Il parla dans son langage à l'animal qui aussitôt lui rendit le fragment de pain béni.

— Bravo ! Bravo ! s'écria Marion, car, grand merci, me voici guérie !

Chacun applaudit à ce miracle et admira l'érudition de Timoléon. L'aubergiste voulut le garder en sa maison, et même le marier à sa Marion. Mais telle n'était pas sa destinée, et il repartit avec ses amis les curés.

Ils arrivèrent à Rome enfin, après un très long chemin.

À peine étaient-ils entrés dans la cité qu'ils apprirent la terrible nouvelle : le pape était mort la veille. Les deux prêtres en furent très contrits. Mais il fallait bien remplacer Sa Sainteté. Ils se rendirent au Vatican(9), pour élire avec leurs confrères le nouveau successeur de saint Pierre.

Timoléon, de son côté, partit se promener le long des allées de la ville, bordées de tilleuls et de platanes.

Là, le soir, les oiseaux venaient se percher par milliers. Le garçon les écoutait pépier. « Le pape est mort, le pape est mort », répétaient-ils de branche en branche, de feuille en feuille. Et ils se demandaient qui serait le prochain pontife. Une tourterelle apparut et leur dit :

— Si vous vous taisiez un peu, je pourrais vous renseigner.

Les oiseaux sont très diserts(10), mais ils sont aussi curieux ; ils se turent et l'écoutèrent. Timoléon fit de même.

— Le nouveau pape, déclara la tourterelle, sera notre grand ami. Comme le bon saint François d'Assise, il aimera autant les bêtes que les gens.

— Mais comment va-t-on le découvrir ? demandèrent les oiseaux.

— Eh bien quelqu'un aura, je ne sais comment, connu la formule magique, et le jour du choix, il dira :

*Oiseau par ton beau plumage,
Oiseau par ton beau ramage,
Dis-nous quel est le plus sage.*

Pendant ce temps, au Vatican, les prélats se désespéraient. Impossible de s'entendre sur le nom du nouveau saint-père.

L'auguste assemblée décida de se réunir dans un jardin. Timoléon passait par là. Il y retrouva ses deux curés qui, comme les autres, délibéraient sans succès.

— Il ne faut pas vous inquiéter, dit le jeune homme, et je sais ce qu'il faut faire.

Aussitôt, il prononça la formule magique, et la tourterelle apparut. Elle portait dans son bec un petit nuage blanc qu'elle plaça, comme l'auréole d'un saint, au-dessus de la tête de Timoléon.

Tout le monde le comprit. Le ciel s'était prononcé et il avait, par ce miracle, désigné le nouveau pape.

Quelque temps après, Timoléon I^{er} fut intronisé et il choisit pour secrétaires ses deux compagnons de voyage.

Cependant, au village près d'Alençon, après le départ du garçon, ce fut une grande désolation.

La pauvre mère, qui aimait tant son enfant, mourut bientôt de chagrin. Le père, qui pensait être coupable de la mort de son fils, fut saisi d'un profond remords. Il alla voir le prêtre de sa paroisse, pour se confesser.

— C'est là, lui dit le curé, un péché beaucoup trop grave. Il faut aller en parler à notre évêque de Sées.

— Votre crime est si horrible, dit à son tour le prélat, le pape seul pourrait vous donner l'absolution.

Maître Flamant était tellement décidé à se repentir que rien ne put le retenir. Il partit vers la Ville éternelle, en chemise et les pieds nus, et la tête couverte de cendres.

Il marcha sans relâche, mendiant son pain sur les chemins, dormant dans les granges, sur la paille et sur le foin.

Trois mois plus tard, par un beau soir d'été, il arriva dans la ville sainte. Il voulut tout de suite rencontrer le souverain pontife.

Dès le lendemain, il se rendit à la cité du Vatican. Les gardes suisses(11), qui surveillaient l'entrée du palais, se moquèrent de ce mendiant et le chassèrent en riant. Chaque jour, il recommença, sans jamais pouvoir pénétrer dans cette enceinte sacrée.

Mais à la fin, le pape vint à passer. Il aperçut le pauvre gueux et il reconnut son père.

— Je veux, dit-il à ses gardes, entendre cet homme à confesse,

demain matin après la messe.

L'heure venue, maître Flamant, tout tremblant, entra dans le confessionnal. Il parla, d'une voix lamentable, de son crime abominable.

Timoléon l'écouta et lui déclara :

— Il faut, pour expier votre forfait, donner tout votre bien au voisin à qui vous aviez demandé de tuer ce pauvre enfant. Après cela, vous devrez vous retirer dans un cloître, pour prier et méditer.

L'homme consentit à tout ce qui lui était demandé.

— Mais Très Saint-Père, demanda-t-il, me donnerez-vous l'absolution pour tous mes péchés ?

— J'y consens, dit Timoléon, car je vois ton affliction.

Puis maître Flamant sortit du confessionnal et, saisi d'une intense émotion, il reconnut son garçon.

— Grâce à Dieu, s'écria-t-il, tu n'es point mort !

Et il tomba dans ses bras.

Quant à Timoléon I^{er}, qui savait le langage des bêtes, il fut le meilleur des papes, et surtout le mieux entouré. Car chaque fois qu'il lui fallait attribuer une fonction, confier une charge à quelqu'un, il répétait la formule :

*Oiseau par ton beau plumage,
Oiseau par ton beau ramage,
Dis-nous quel est le plus sage.*

Et la tourterelle plaçait son petit nuage blanc au-dessus de la tête du plus avisé.

Je connais beaucoup d'hommes qui aimeraient disposer à leurs côtés d'un pareil conseiller.

Hélas, de nos jours, personne ne sait plus parler aux animaux, et il faut maintenant choisir les papes et les cardinaux, les présidents et les généraux, en se passant des oiseaux.



VI

L'ENFANT PERDU (*CONTE AMÉRINDIEN*)

— QUEL MALHEUR que le monde soit si grand alors que nous sommes si petits ! dit l'un des sages du village d'Odanak(12) aux jeunes Amérindiens réunis autour du feu.

C'est toujours ainsi, on ignore pourquoi, qu'il commençait ses contes. Autrefois, avant que l'on pendre des fils de téléphone au sommet des arbres, ce vieux-là était guérisseur. Il soignait au nom du manitou(13) des Abénakis(14), qui protégeait son peuple. À présent, c'est le médecin qui soigne, et au nom de la Régie de l'assurance maladie. Ça coûte plus cher et on meurt quand même.

Ce vieux sage racontait une histoire survenue il y a longtemps, si longtemps que, sur les rives de la grande rivière-qui-marche(15), les Français ne s'étaient pas encore installés. Les arbres ne faisaient de l'ombre qu'aux chasseurs autochtones à l'affût des carcajous(16), des orignaux(17), des lynx, ou pêchant, sur les lacs, la ouananiche(18) et le maskinongé(19).

Cette histoire ancienne était celle d'une famille d'Abénakis, le père, la mère et un jeune enfant de quatre ou cinq ans, qui descendait lentement une mince rivière sinueuse s'étirant entre des montagnes naines. L'automne débutait à peine. Les érables commençaient à rougir. Sur la rivière aux eaux noires se reflétaient les courtes montagnes environnantes. On entendait parfois le cri d'un huard ou les battements d'ailes de quelque balbuzard occupé à pêcher. Soudain, la rivière s'accéléra et le courant devint tel que le père, habile canotier, fit aborder l'embarcation d'écorce. C'était trop périlleux de poursuivre ainsi. Pour franchir la série de rapides, il faudrait portager(20). Là, aidé de sa femme, l'Abénakis déchargea le canot et le portage commença. La famille avançait, comme il convient de dire, à la file indienne, difficilement, avec les bagages et le canot sur les épaules. Les bibites(21) les piquaient sans merci et leur mangeaient le derrière des oreilles ; les branches d'épinettes, elles, écorchaient leurs jarrets. Derrière eux, indifférent à l'effort car il ne portait rien, le petit enfant suivait du regard les papillons et courait après les ombres

fugitives des oiseaux. Attiré par les cris d'une perdrix sous un bosquet, le jeune laissa quelques minutes ses parents pour attraper l'animal. La perdrix s'envola, l'enfant la poursuivit vainement. Quand il voulut reprendre le sentier, il ne le trouva point. Il eut peur. Il s'était écarté(22).

Les parents ne s'étaient pas aperçus immédiatement de la disparition de leur enfant. Ils avaient eu trop à faire avec le portage. Lorsqu'ils comprirent que la fatalité s'était abattue sur eux, ils abandonnèrent canot et bagages pour courir à la recherche du petit garçon.

Ils criaient et criaient ! Mais ils fatiguaient en vain l'écho des montagnes. Le petit garçon, qu'un autre sentier avait conduit derrière une colline de bouleaux, ne pouvait plus les entendre !

Les parents cherchaient et cherchaient ! Mais ils fatiguaient en vain le cuir de leurs mocassins. Le petit garçon ne se trouvait pas ! Il avait été avalé par le sentier aux herbes écartantes.

La tristesse rend aveugle. Les parents, fort attristés, n'aperçurent pas une coulée(23), un bref ravin, qui se trouvait devant eux, si bien qu'ils y tombèrent en criant dans le soir le nom de leur petit garçon.

La nuit, elle, tomba sans bruit, comme une plume sur un lac.

Deux chasseurs abénakis, à l'aube, découvrirent les parents. La mère était morte et le père, lui, très grièvement blessé. Il put néanmoins trouver des forces pour expliquer aux chasseurs que son petit garçon avait disparu dans la forêt. Les braves Abénakis promirent au père mourant de tout mettre en œuvre pour retrouver l'enfant et, sur cet espoir, le père expira. Selon la coutume, on enveloppa chaque corps dans une grosse écorce d'arbre qu'on installa ensuite sur quatre poteaux. Arcs, flèches, quelques épis de maïs suspendus au poteau le plus au nord, pour éloigner les mauvais esprits, voilà comment s'élevaient jadis les cimetières sauvages dans la forêt canadienne.

Après la cérémonie, tout le village des Abénakis se mit à la recherche de l'enfant. On chercha l'hiver durant, mais il demeurerait introuvable.

— Peut-être, suggéra un vieux du village, que l'enfant a été emporté par le windigo(24)...

Il n'en était rien. Le petit garçon, qui pleurait et se désespérait au terme d'une effrayante nuit solitaire dans les bois, avait été retrouvé par une famille d'ours : un gros ours et sa femme, bien chagrinés de ne point avoir d'enfant, et bien heureux d'en trouver un. C'est pourquoi ils avaient décidé de l'adopter.

Ils avaient pris soin de lui tout l'hiver comme si le petit garçon eût été leur propre progéniture. Au printemps, ils lui avaient montré comment chasser le saumon des rivières, ouvrir les ruches pour s'empiffrer de miel, cueillir les bleuets(25), éviter les pièges.

Quand les Abénakis allaient dans la forêt pour appeler le petit

garçon, les ours chantaient pour éteindre les cris afin que l'enfant n'entendît pas, car ils l'avaient pris en affection et voulaient le garder avec eux pour toujours.

Mais un chasseur ayant plus de détermination que les autres s'entêta de le retrouver.

— Foi de chasseur, je saurai bien le débusquer, moi, ce petit garçon !

Le vent emporta avec lui les paroles de l'Amérindien pour les répéter au gros ours. Afin d'éviter que le chasseur n'arrivât jusqu'à leur tanière, l'ours avait mis sur le chemin du chasseur un castor, un porc-épic et une perdrix.

— De cette sorte, dit le gros ours à sa femme, le chasseur abénakis sera distrait et ne songera pas à nous enlever notre enfant.

Cependant, ce chasseur avait reçu en héritage la matoiserie(26) du renard, un jour qu'il en avait libéré un d'un piège qui ne lui était pas destiné. Il flaira donc l'astuce et ne daigna pas tuer ces animaux pour s'en nourrir. Vif comme l'éclair, il parvint à la maison des ours. L'Abénakis savait que pour trouver la tanière d'un ours, il suffisait de se placer sur une hauteur et de surveiller les endroits où la vapeur s'échappait du sol. Là se trouvait à coup sûr le repaire de l'ours.

Et il avait vu juste ! La respiration des bêtes formait une vapeur qui filtrait du sol. Le gros ours flaira le chasseur et sortit de la tanière. L'Amérindien se mit alors en position, banda son arc, ajusta l'animal et laissa partir une flèche qui alla se ficher juste dans le cou de la bête. L'ours tomba raide mort. La femme de l'ours sortit à ce moment et, voyant le cadavre de son mari, elle s'élança féroce vers le chasseur. Il eut peur de se voir ainsi chargé. La flèche qu'il avait destinée à la femelle glissa entre ses doigts ! Puisqu'elle fonçait inexorablement sur lui, il faudrait lutter corps à corps avec l'animal, un tomahawk(27) pour seule arme !

Le chasseur fut enseveli sous une montagne de poils noirs. Il y eut des hurlements et une grande confusion puis... l'animal lança un cri rauque. Dans la bataille, l'ourse s'était accidentellement empalée sur une haute souche d'épinette. Se dégageant de la carcasse de l'animal, le chasseur, ensanglanté et tremblant, se dirigea à pas lents vers la tanière d'où provenaient des lamentations humaines. C'était le petit garçon, l'enfant perdu, qui pleurait ses parents adoptifs !

— Tu as tué mes parents-ours ! Tu as tué mes parents-ours, dit-il en gémissant.

Son petit corps était parcouru d'un frisson glacial qui le secouait violemment et, s'arrachant les cheveux en hurlant, l'enfant se précipita hors de la tanière pour embrasser les chairs mortes des deux bêtes.

Le chasseur abénakis, de son côté, sanguinolent, tout magané(28), ne

savait plus que penser. Imaginez donc ! Se faire bardasser(29) par un ours, voilà qui déplume !

Il se dirigea vers l'enfant qui serrait contre son petit corps son gros papa-ours. L'ours eut à ce moment un sursaut de vie. Il murmura au petit garçon, dans la langue des ours :

— Je te laisse en héritage mes dons de chasseur. Puisses-tu en faire bon usage.

Enfin, le gros ours s'endormit pour toujours.

Quand le chasseur et le petit garçon rentrèrent le lendemain au village des Amérindiens, on fit un pow-wow(30) pour célébrer leur retour. L'enfant cependant ne se réjouissait pas. Il ne participa point à cette petite fête, non plus qu'à toutes celles qui suivirent le passage des saisons nombreuses. Il resta solitaire, songeur, colérique, différent des autres au point qu'on le surnomma *Ours-grognon*. Car il faut dire qu'à l'âge de l'adolescence, il commença à devenir un ours. C'était normal, l'ours en mourant lui avait fait cet héritage ! Une fourrure lui recouvrait la poitrine, ses ongles, d'abord cassant et rêches, devinrent acérés et luisants, des dents, proéminentes et tranchantes, se devinaient derrière ses grosses lèvres. Quand il marchait, ses épaules se dandinaient à la manière de l'ours noir ; lorsqu'on l'appelait, il tournait lentement la tête, comme les ours en ont l'habitude.

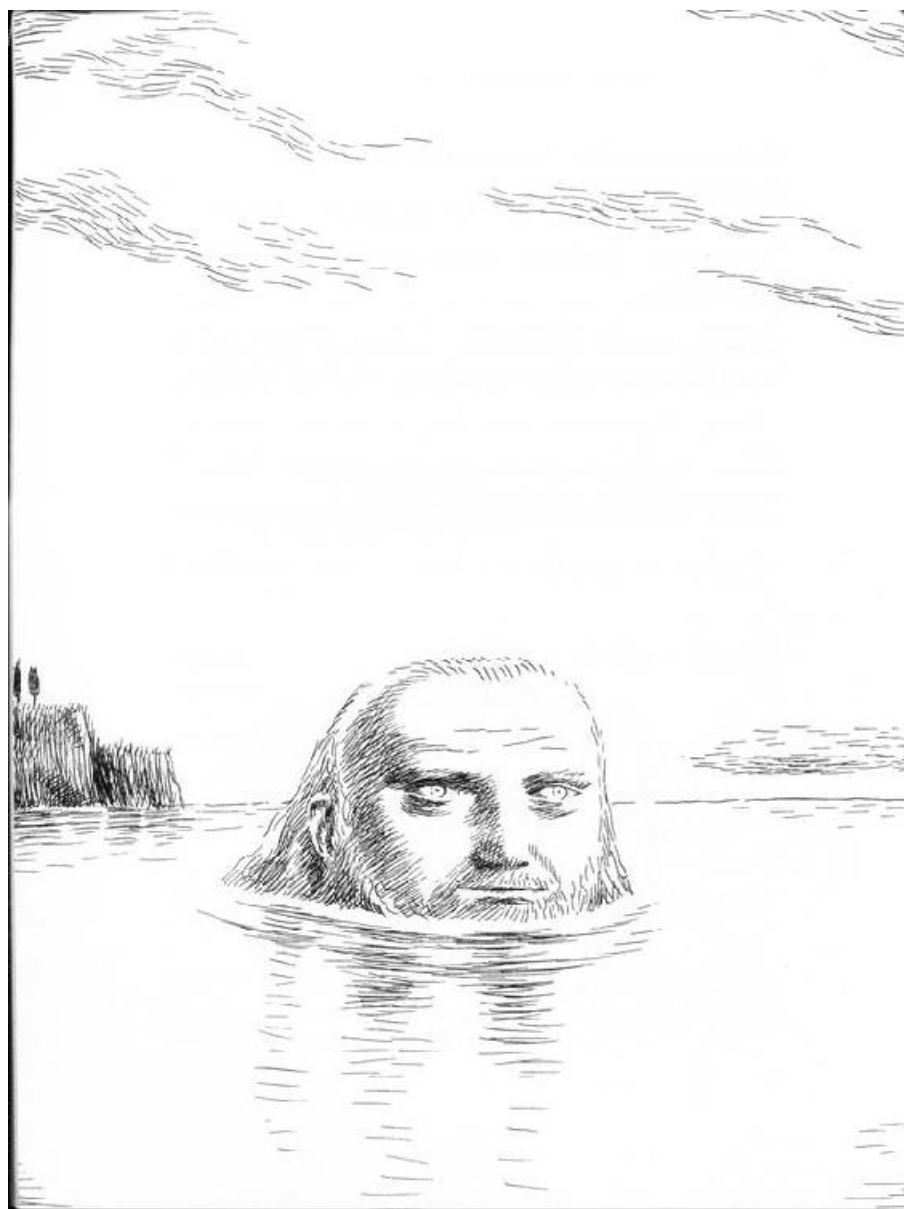
Avec les années, sa force devint colossale. Il pouvait à lui seul porter sur son dos un canot d'écorce sans même qu'on le vidât de son contenu. Pour pêcher, il allait simplement au bord des rivières et, d'un coup de sa grosse main velue, il attrapait une pleine poignée de poissons. Il savait courir dans la forêt et grimper aux arbres comme un ours. Les piqûres de maringouins(31) et de mouches-à-chevreuil n'entamaient pas sa peau. Il savait supporter les plus grands froids. En hiver, il pouvait dormir durant deux mois de suite sans se réveiller ! Et avec quels ronflements ! Parfois, l'été, on le voyait en aparté avec des oursons. Comme il connaissait la langue des ours, il s'entretenait avec eux de longues et intéressantes histoires oursonnes. Ses dons particuliers avaient fait de lui le plus grand chasseur du village, car il pouvait flairer à distance les proies bien avant qu'on ne les vît, et les traquer sans relâche, sur la terre ou sur les eaux.

L'homme-ours, un jour, se fit vieux comme le sage d'Odanak qui raconte cette histoire aux enfants sauvages, au coin du feu. Pareil aux animaux des bois quand ils sentent l'heure de s'étendre pour ne plus jamais se relever, l'homme-ours s'en alla dans la forêt profonde retrouver la tanière où ses parents adoptifs l'avaient élevé. Il y entra et on ne le revit plus.

Aujourd'hui, à Odanak, le vieux sage du village soutient avec conviction que cet homme-ours était un esprit bénéfique que le manitou des Abénakis leur avait envoyé, eux qui forment une nation

juste et bonne, pour toujours amie des ours.





VII

L'HOMME QUI PARLAIT À LA MER

C'ÉTAIT IL Y A TRÈS LONGTEMPS. Il y avait déjà la terre, le ciel et la mer. Mais, en ce temps-là, la mer était tout à fait calme, comme un grand lac. On la voyait, immense, briller sous le soleil, et la nuit sous la lune, jusqu'à l'horizon. Jamais elle ne changeait de place. Elle se trouvait bien où elle était. Non loin d'elle, les hommes cultivaient leurs champs et vivaient heureux. Chacun ainsi s'occupait en son domaine : les poissons nageaient dans la mer. Les oiseaux chantaient dans le ciel. Les hommes travaillaient la terre, et ne la quittaient guère, car ils avaient plutôt peur de l'eau et ils ne savaient pas voler.

Le plus vieux d'entre eux était vraiment très vieux. Il était si vieux qu'il ne savait plus son âge, et il ne s'en inquiétait pas, parce qu'il était très sage. Il avait un beau visage, des yeux bleus comme les cieux et une grande barbe d'argent.

Il n'était ni riche ni pauvre car il ne possédait rien de superflu et il ne manquait de rien. Il se contentait des biens qu'il avait reçus de la vie : un champ où poussait du blé et un four pour cuire son pain ; de verts herbages avec des vaches qui lui donnaient du lait et du beurre frais ; un beau verger avec des pommiers dont les branches ployaient sous le poids des fruits.

Tout le jour le vieil homme travaillait. Quand il avait faim, il mangeait le pain de son four, avec un peu de beurre, une pomme de son verger et, le dimanche, de la confiture de mûres. Quand il était fatigué, il se reposait un peu sur le talus, à l'ombre de la haie, et il regardait la mer si calme qui brillait dans le lointain.

Or un jour, il advint que le vieil homme eut une envie. Oui une envie ! Qui était venue comme ça, comme les envies viennent parfois aux gens, et souvent aux enfants.

C'était l'été. L'homme avait moissonné toute la journée. Il faisait très chaud et il était en sueur. Alors il voulut se baigner. Il regarda la mer, qui se reposait là-bas, mais elle était si loin ! Et il était tellement

fatigué ! Il aurait bien aimé demander à l'eau de se rapprocher un peu, pour qu'il puisse prendre son bain. Mais voilà, il ne savait comment s'y prendre pour parler à la mer. D'ailleurs dans son pays les hommes ne parlaient qu'à de rares occasions. D'ordinaire, ils se taisaient, car ils craignaient les mots qui peuvent faire beaucoup de mal.

Mais, cette fois, le vieil homme parla et même il chanta. C'était inouï dans ce pays où, depuis toujours, on avait laissé le chant aux oiseaux et la nage aux poissons. Dans la douce soirée d'été, on entendit pourtant notre homme qui entonna ce couplet :

*Mer, tu es vraiment superbe,
Et j'aimerais, tant il fait chaud,
Que tu viennes près de mon herbe
Pour me plonger dans ton eau.*

Un petit vent passait par là. Il fut surpris par cette musique. Il voulut bien, gentil commissionnaire, la porter jusqu'à la mer. Et la mer fut ravie d'entendre cette voix humaine, aussi mélodieuse que celle des sirènes. Et puis, elle était comme tout le monde, la mer, elle ne détestait pas qu'on lui dise qu'elle était belle. Alors elle remonta gentiment, depuis le lointain où elle brillait, jusqu'au vieil homme qui l'attendait, et elle se coucha à ses pieds.

L'homme en fut tout ému. Il enleva sa chemise, son pantalon et ses souliers, et pour la première fois, il entra dans l'eau. Bientôt on ne vit plus que son visage et ses yeux bleus comme les cieux, et sa barbe d'argent. Et quand il fut bien rafraîchi, il retourna dans son champ et la mer se retira.

Cela devait arriver, le vieil homme se mit à aimer le bain. Chaque jour, il demandait à la mer de se rapprocher de ses prés. Chaque jour, la mer lui obéissait et venait se coucher à ses pieds, et tous les jours, les travaux des champs achevés, il pénétrait tout content dans l'océan.

Il apprit vite à nager comme les poissons, et à pêcher aussi. Car la baignade lui ouvrait l'appétit. Et la mer, qui le savait, laissait en se retirant des coquillages sur le sable, des crevettes dans les marettes, des crabes sous les rochers. Il les dégustait avec des tartines beurrées, ce qui le changeait un peu des pommes de ses vergers, et même de la confiture de mûres qu'il aimait tant.

Le vieil homme était très heureux de toutes ces nouveautés. Il prit goût à la découverte, et il eut encore envie d'une autre envie. Il voulut connaître ce beau pays qui était le sien et qu'on appelait la Normandie.

Il prit son bâton, son baluchon, et il partit. Sans relâche il parcourut la région. Des gens dirent qu'ils l'avaient vu, avec sa barbe blanche et

son chien, traverser les landes de Lessay. D'autres l'aperçurent dans les forêts de La Londe et de Bretonne. On le vit encore sur les grands plateaux de Caux et les collines du Perche, sur les monts de Thury-Harcourt et dans la plaine de Caen.

Il erra ainsi pendant près de sept ans dans le vert bocage normand.

Mais, durant ce temps, la mer, la pauvre mer, elle ne se consolait pas d'avoir perdu son vieux baigneur, ses yeux bleus et sa barbe d'argent. Et, tous les jours, elle retournait le chercher près de ses prés.

Elle partit, elle aussi, vers d'autres rivages pour tenter de retrouver son compagnon. Elle remonta dans la baie du Mont-Saint-Michel, très très loin, plus vite qu'un cheval au galop. Et, en passant, elle demandait au sable :

— Sable, mon ami, as-tu vu un vieil homme avec des yeux bleus et une barbe argentée ?

— Je n'ai rien vu, répondait le sable en bougonnant, mais maintenant je suis tout trempé.

— Excuse-moi, disait la mer, et elle se retirait désespérée.

Elle alla vers Étretat se fracasser contre les falaises, et elle leur cria :

— Falaises, mes amies, avez-vous vu un vieil homme avec des yeux bleus et une barbe argentée ?

— Nous n'avons rien vu, disaient les falaises en râlant, mais maintenant nos pierres sont tout effrayées.

— Excusez-moi, disait la mer, et elle se retirait désespérée.

Elle remonta les rivières et le grand fleuve qu'on appelle la Seine, et elle le supplia :

— Fleuve, mon ami, as-tu vu un vieil homme avec des yeux bleus et une barbe argentée ?

— Je n'ai rien vu, disait la rivière en colère, et je t'en prie, sors de mon lit, car mes berges sont tout inondées.

La mer à nouveau s'excusait et se retirait toujours aussi désespérée.

Partout la mer chercha son homme et son doux chant. Elle interrogea les galets, les dunes et les rochers, mais aucun ne l'avait vu. Elle était si triste qu'on l'entendait, le soir, gémir de désespoir. Pourtant jamais elle ne se découragea. Deux fois par jour, elle remontait à chaque marée sur toutes les côtes de Normandie pour retrouver son ami. Et, deux fois par jour, elle repartait solitaire et désolée.

Enfin, comme se finissaient ces sept longues années, la mer vit une chose extraordinaire !

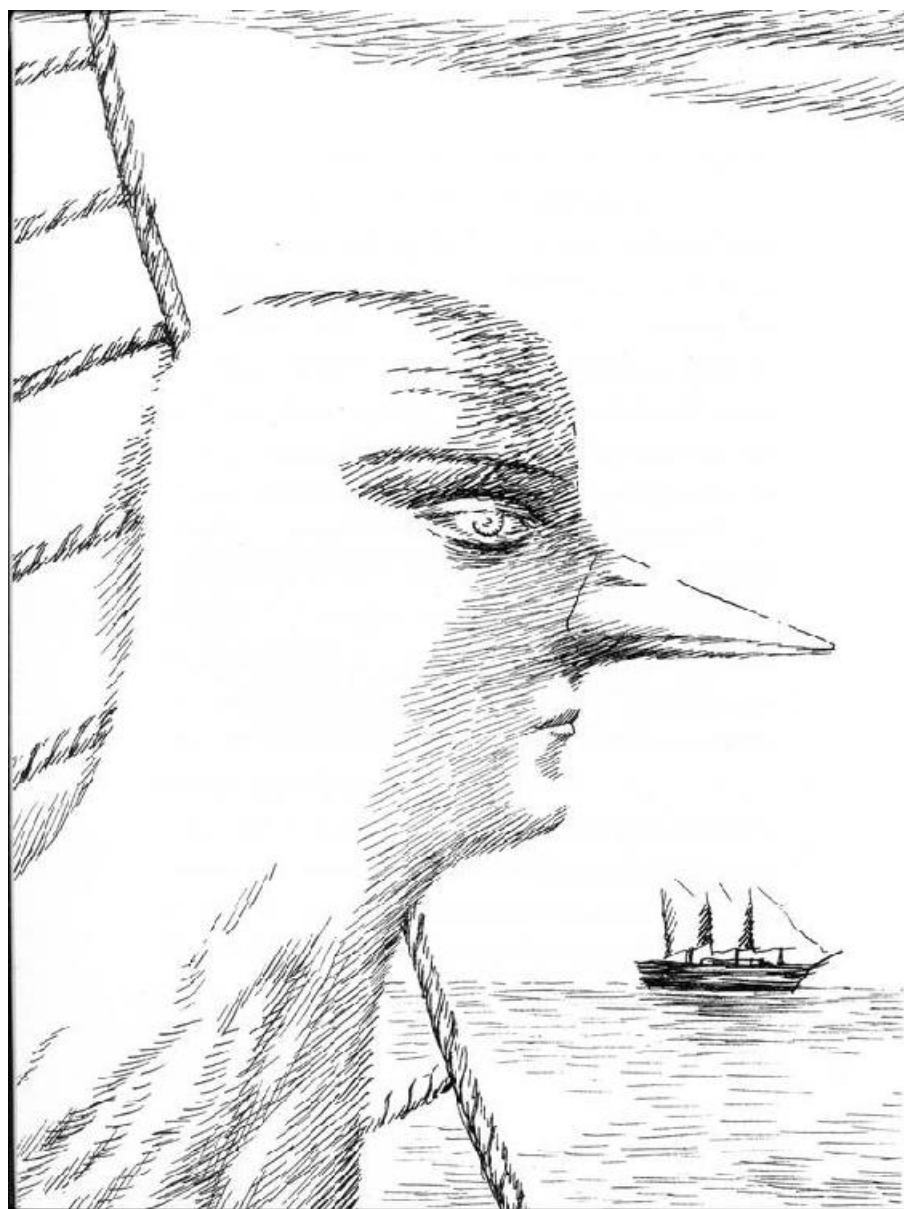
Ce fut par un soir d'été. Des milliers et des milliers d'enfants, de jeunes gens, d'hommes, de femmes se dirigeaient vers la plage découverte. Ensemble ils s'élancèrent vers la mer. Ils étaient venus des

diverses contrées de Normandie. Ils avaient quitté leurs villes et leurs villages. Ils avaient attelé leurs chevaux. Ils étaient montés sur leurs ânes ou sur leurs poneys, et les plus courageux avaient fait le trajet à pied.

À la tête de ce joyeux cortège se tenait le vieil homme avec ses yeux bleus et sa barbe d'argent. Tous avaient répondu à son appel, et il les avait conduits là où, naguère, étaient ses prés. Là où la mer, pour lui apporter ses bienfaits, avait inventé les marées. Là où il avait appris à nager et à pêcher.

Le vieil homme, voyez-vous, n'avait pas oublié les bontés de l'océan et lui en fut reconnaissant. Partout où il s'était rendu, il avait répandu la nouvelle que la mer est une amie fidèle, et que l'on peut, grâce à elle, vivre comme des poissons dans l'eau, et chanter comme les oiseaux dans le ciel.





VIII

LE CAPITAINE-GOÉLAND

IL ÉTAIT UNE FOIS un capitaine de navire qui, durant tout un hiver, avait travaillé, avec deux maîtres charpentiers, à la construction d'une goélette. Ce capitaine n'avait rien ménagé pour que son bateau fût le plus joli à avoir jamais fendu les eaux du majestueux Saint-Laurent. Il avait peint la carène d'un noir mat et la coque d'un rouge vif. Le grand hunier(32) était d'une toile blanche et immaculée qu'il avait fait venir de Hollande. Les deux mâts, immenses, s'amusaient à perdre leurs cimes dans les nuages. Le beaupré(33) élançait hardiment sa flèche argentée en proue. La poupe, rehaussée de fleurs de lys, exhibait fièrement le nom du navire : *Grand Seigneur*.

— À Grand Seigneur tout honneur ! s'exclama le capitaine lorsqu'au printemps le temps vint de baptiser le bâtiment, après qu'il eut été bien calfaté et descendu à la rive par des chevaux.

— Qu'elle est belle votre goélette, capitaine ! lançaient avec émerveillement tous ceux qui s'étaient rendus au port pour assister à la petite cérémonie.

— Ah ça oui ! Il est beau le *Grand Seigneur* ! dit en riant le capitaine bouffi d'orgueil.

Or, comme il arrive quand on est très heureux, une fête s'improvisa. Quelques-uns allèrent chercher un violoneux, d'autres des alcools, d'autres encore des filles. On dansa, on but et l'on s'embrassa. Tout cela sur la rive, bien à l'ombre des voiles du *Grand Seigneur*.

Le bonheur est petite chose, et il faut être attentif pour le voir. Ce jour-là, le capitaine le voyait très bien, il le berçait dans son cœur et ne doutait pas qu'il voulût embarquer sur son beau navire lorsque, le lendemain matin, lui et son équipage lèveraient l'ancre pour pêcher près de Gaspé. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Le bonheur ne voulut point s'embarquer, fût-ce même comme passager clandestin. Le bateau arrivé à la hauteur de Rimouski(34), une tempête se leva qui mit en difficulté le *Grand Seigneur*.

— Baissez les voiles, hurla le capitaine à ses marins, et à bâbord toute !

Les marins s'agitaient sur le pont, leurs cris se mêlaient au vacarme des lames qui se déchaînaient sur eux. Dans le ciel, des éclairs s'abattaient sur le *Grand Seigneur* avec un claquement épouvantable. Le tonnerre semblait transporter dans l'air la goélette pour la propulser plus loin, au fond de gigantesques ravins aquatiques. Soudain, le navire piqua dangereusement, si bien que les hommes à bord crurent leur dernière heure arrivée. On entama dans la confusion une prière à la bonne mère Marie :

« Ô Vierge immaculée, sauvez-nous du danger ! » Ce fut tout. Le navire plongea et, quand il réapparut, les marins, plus morts que vifs, constatèrent avec angoisse que le capitaine, qui se tenait au gouvernail, avait été avalé par les flots.

Le *Grand Seigneur* rentra à son port d'attache peu après. On avait hissé un pavillon noir pour que chacun comprît que le capitaine, pauvre homme, était mort en mer. Les deux maîtres charpentiers qui avaient construit le navire avec lui le remirent en état. Il put ainsi reprendre le large, endeuillé certes, quoique aussi splendide qu'auparavant.

Mais les gens de mer ne supportent pas d'être trop longtemps éloignés des embruns et des marées, de leur mât de misaine(35) ou de leur guindeau(36). Au ciel, le capitaine avait la nostalgie de la mer. Il entretenait des heures durant saint Marin et saint Lô des merveilles de voguer, ainsi que de l'art de la pêche à l'anguille. Il se plaignit plus d'une fois à saint Omer de l'ennui qu'il éprouvait d'être dans les cieux, lui qui aurait tant voulu, au moins pour une heure, retourner sur son *Grand Seigneur* respirer le vent salin du fleuve.

Après quelques mois passés ainsi en soupirs et en regrets, le bon vieux saint Laurent, qui se sentait un peu coupable du sort du capitaine, demanda à Jésus de lui permettre de regagner sa goélette au moins un jour. Jésus acquiesça plutôt distraitemment, car il devait aller ce jour-là à un concile du pape, à Rome, où l'on parlerait de sa maman.

— Capitaine ! Capitaine ! Venez sur ce nuage ! cria tout excité saint Laurent. J'ai obtenu du bon Dieu que, sous la forme d'un goéland, vous retourniez tout un jour sur votre navire ! Mais attention ! S'il devait vous arriver quelque chose, un malheur frapperait votre beau bateau !!

Le capitaine sautait d'un nuage à l'autre car il était content de cette récréation inespérée ! Il prit même la harpe que sainte Cécile avait à la main et improvisa un air joyeux du pays qui fit hurler le chien du vieux saint Roch(37). Enfin, quand il fut un peu calmé, saint Laurent le transforma en goéland. Le capitaine, ainsi emplumé, survola la mer et se posa doucement sur le plus haut mât du *Grand Seigneur*.

Le bateau, toutes voiles dehors, filait sur l'immense fleuve. Le capitaine-goéland observait depuis une bonne heure ses matelots s'activer sur le pont. Il vit avec satisfaction qu'on ne l'avait pas remplacé. Les hommes, en effet, faisaient en alternance le métier du capitaine. Sur le gouvernail, on avait accroché un morceau de tulle noir en signe de deuil et comme hommage rendu au disparu.

Le capitaine-goéland respirait à plein bec l'air frais de la mer. Il regarda son équipage hisser à bord un plein filet de morues et plusieurs cages remplies de homards gigantesques. Le soleil illuminait en poupe le *Grand Seigneur* dont les lettres d'or étincelaient ! Le vent faisait une douce musique lorsqu'il soulevait le grand hunier.

« Quelle joie ! Quel bonheur ! » pensa le capitaine-goéland et, ouvrant son large bec pour chanter, il laissa entendre un son faux et désagréable.

Ce bruit singulier attira l'attention d'un marin qui, pour montrer son habileté à ses compagnons, saisit une grosse palourde qui gisait sur le pont et la lança de toutes ses forces sur l'oiseau. Cela fit un petit bruit sec. Il avait atteint le capitaine-goéland à la tête. Ses yeux se remplirent de sang vermeil et l'oiseau vint choir lourdement sur le pont.

— Je l'ai eu, les gars, je l'ai eu ! Hé ! venez voir ça ! D'un seul coup ! Suis un vrai champion ! hurlait le marin en sautant partout.

— Tu n'es qu'un imbécile, dit alors le capitaine-goéland dont le coup fatal lui avait fait retrouver la voix humaine, car j'étais venu un seul jour revoir mon *Grand Seigneur* et accompagner un peu mon vieil équipage. À présent... tout est perdu...

Aussitôt un vent s'éleva qui emporta dans une bourrasque le corps de l'oiseau, déchira la voile et fit s'élever une vague monstrueuse qui poussa le *Grand Seigneur* vers un récif, où il se perdit corps et biens.

Il n'y eut qu'un seul marin qui échappa au naufrage. C'est lui qui raconta cette histoire à mon grand-père.

Depuis, il est d'usage, dans la marine canadienne, de bien traiter les oiseaux de mer, et l'on se garde surtout de tuer les goélands ! Car peut-on être certain qu'il ne s'agit d'un voisin, d'un ami, d'un frère même, à qui il fut consenti, pour un temps, de respirer de nouveau le bon air de notre pays ?



IX

LES MENEUX DE NUÉES

LA MARCELINE n'aime pas l'orage. Dans sa maison du bas de la ville, elle vit seule avec son chat. Lui sur sa chaise, elle sur la sienne, ils regardent ensemble la télévision. Kiki cligne des yeux, se pelotonne dans sa fourrure, parfois sursaute. De temps en temps, il lève une patte, mord ses puces. Marceline, dont le menton s'affaissait dans le tablier de cuisine, se redresse soudain : elle observe son matou. En grande activité de toilette, celui-ci se lèche, se pourlèche, passe la patte derrière l'oreille.

— Oh ! le Kiki, il annonce de l'eau !

Elle sort dans la cour, inspecte le ciel. Il fait grand bleu. Ne lui dites pas qu'une patte de chat, ça ne signifie rien, que c'est de la superstition... elle prendra l'air d'en savoir long, en claquant de la langue. « Peut-être bien », répondra-t-elle, « mais ces choses-là, c'est bien vite arrivé... », et elle vous racontera une histoire de sa jeunesse.

Dans le temps, le bourg de Thevet comptait deux paroisses avec chacune son église. Sur une butte se dressait Saint-Martin, vieille bâtisse trapue, dévorée par le lierre, et à cinq cents mètres de là, au sommet d'une côte, l'église Saint-Julien, plus récente, surmontée d'une flèche effilée. Le clocher de Saint-Martin faisait entendre une voix grave et lente, celui de Saint-Julien, un carillon vif et léger. Les deux sacristains rivalisaient à toute occasion. Le servent de Saint-Martin se faisait fort d'éloigner la grêle en tirant sur sa corde. Plusieurs fois, l'orage avait menacé, puis s'en était allé tomber à côté, sur Saint-Julien. Les paroissiens attribuaient ce miracle au bras de leur sacristain et à *Martin*, la grosse cloche de leur église.

Ce jour-là, pas un souffle n'agitait les étendues d'orge et d'avoine bleue. Une lumière blanche noyait les lointains. Dans les prairies en contrebas de Saint-Martin, les faneurs(38) travaillaient vite, sans mot dire. Les râteleuses amassaient le foin, les botteleurs liaient les gerbes, on chargeait la charrette. Sous le joug, les bœufs semblaient accablés. Les taons se collaient à leurs flancs sans qu'ils aient même le courage

de les chasser. Soudain une vigoureuse volée de cloche secoua la torpeur. Les faneurs relevèrent le nez, tendirent l'oreille :

— C'est *Martin* qui sonne ! dit l'un d'eux. Pas bon signe.

En effet, on reconnaissait la grosse voix grave du bourdon(39).

À peine avaient-ils tiré cette conclusion qu'un son plus grêle, mais frénétique, ébranla les airs.

— Cette fois, c'est le carillon de Saint-Julien, observa un autre.

Et bientôt, comme par contagion, des plus humbles aux plus sonores, toutes les cloches des environs se mirent à donner l'alarme. On entendait celles de la Berthenoux comme un jour de 15 Août.

Les faneurs inspectèrent l'horizon. Et ce qu'ils virent ne fut pas pour les rassurer. Du côté de la Châtre s'en venait à grande allure une troupe de nuages gris fer, teintés de lueurs de cuivre.

— Parole, dit l'un des hommes, on dirait une locomotive d'enfer ! Elle va nous passer dessus !

De fait, les nuées semblaient rouler sur elles-mêmes et raser la terre, elles se boursofflaient en monstrueuses volutes, dévalaient les collines, avalaient les champs et les haies.

Les faneurs se figèrent sur place, cherchant au fond de leur mémoire les prières qu'ils avaient oubliées à tous les dieux de la terre, du ciel et des travaux des champs. Soudain, la masse noire fut au-dessus d'eux, si bas qu'on aurait pu la toucher de la main. Mais qui s'en serait avisé ? On avait trop peur de la foudre. Et la nuée s'immobilisa.

Alors, dans ces profondeurs de cendre, une voix éclata :

— Cré bon d'là ! Avance donc ! Tu fais de l'embouteillage !

— J'peux pas ! répondit une deuxième voix. Y a *Martin* qui cause ! Il me fait barrage.

— Passe donc à gauche ! Le gringalet de Saint-Julien, il sonnera pas longtemps, il s'essouffle ! Et pile-moi tout ça !

Les nuages contournèrent les champs et le clocher de Saint-Martin, et planèrent sur Saint-Julien. Les récoltes furent pilées, hachées, anéanties. Le ciel, dit-on, s'ouvrit comme un tombereau et déversa son chargement de grêle. Pas un épi ne resta debout, pas une feuille ne resta accrochée à la vigne. Sur le territoire de Saint-Martin, pas un grêlon n'était tombé.

Quand la tourmente fut passée, les faneurs de Saint-Martin s'entre-regardèrent : dans les voix qui s'apostrophaient au sein des nuages, ils avaient reconnu celles de deux frères, fameux ergoteurs et plaideurs qui, pour d'obscuras raisons de bornage et de parcelles, étaient en conflit avec les habitants de Thevet. Ainsi, c'étaient des meneux de nuées(40), qui commandaient aux nuages comme d'autres commandent aux armées, et qui réglaient leurs comptes dans le ciel comme d'autres sur les champs de bataille.

— Comme quoi on ne peut se fier à personne, poursuit Marceline. C'est vrai qu'ici, les gens sont bons, ils ne feraient pas des choses pareilles. Et les orages tombent rarement. Mais on ne peut pas savoir...

Quels que soient l'état du ciel et les avis de la météo, hiver comme été, elle débranche la télé, par précaution... Si le temps menace, elle donne trois tours de verrou, deux tours de clé, et monte jusqu'à sa chambre, précédée par son chat. Elle déclare :

— La meilleure façon de se mettre à l'abri, c'est encore d'aller au lit !

Mais si l'orage est là, Kiki est interdit d'entrée. Il reste sur le palier. Car les chats, assure-t-elle, attirent la foudre.



BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Christophe Gallaz

Né en 1948 près de Lausanne, en Suisse, pays dans lequel il vit, Christophe Gallaz publie des chroniques d'humeur et d'analyse dans la presse helvétique et française. Il écrit des livres pour enfants, des recueils de nouvelles, des essais, des pièces de théâtre et des textes accompagnant des livres de peinture ou de photographie.

Dany et Michel Jeury

Auteur professionnel, Michel Jeury a écrit en cinquante ans plus de cinquante romans, dont un avec sa fille Dany, *Le Chat venu du futur* (Éditions Hachette). Dany, 26 ans, étudiante en DEA de sociologie, a signé seule *Squatteur de rêve* (Éditions Mango) et un Superscope Nathan, *Mon frère est un gnome*.

Yoland Simon

Yoland Simon est originaire du Cap de la Hague et la Normandie a inspiré nombre de ses œuvres. Il a publié une vingtaine de pièces de théâtre, notamment aux éditions de l'Avant-scène, le roman *Un désordre ordinaire* au Mercure de France et il vient de recevoir le prix Jean Follain 2002 pour une œuvre en prose à paraître chez H.B. éditions.

Charles Le Blanc

Petit, Charles Le Blanc détestait l'école. Il étudie en France, en Allemagne et en Italie. À Munich, il rencontre Brunella, une belle princesse des Abruzzes. Ils se marient et coulent des jours heureux à Florence. Charles Le Blanc écrit, aidé de Mélisande, un magnifique petit chat blanc, ayant un œil bleu pour contempler le ciel toscan et un œil jaune pour scruter les champs de tournesol...

Danielle Bassez

Elle est née en 1946, dans le Berry, à Châteauroux, où elle a accompli toute sa scolarité. Elle a ensuite poursuivi des études de philosophie à La Sorbonne et à l'École Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses. Dans le même temps, elle faisait ses premières tentatives littéraires. Elle vit actuellement à Grenoble et enseigne la philosophie. Elle consacre son temps à l'écriture, ainsi qu'à la langue et à la culture grecques. La plupart de ses livres sont publiés par Cheyne éditeur, dans la collection « Grands Fonds ».

Denis Montebello

Il est né en 1951 à Épinal. Il habite aujourd'hui à La Rochelle où il enseigne la littérature. Il est l'auteur de poèmes, de récits et de romans pour adultes parmi lesquels : *Au dernier des Romains* (Fayard, 1999), *Filature et tissage* (Fayard, 2000), *Trois ou quatre* (Fayard, 2001), *Archéologue d'autoroute* (Fayard, 2002).

Ludovic Debeurme

Ludovic aime dessiner des milliers de têtes biscornues pendant les conversations au téléphone. Petit, il serait bien devenu marin-pêcheur, mais à l'époque ses jambes n'étaient pas assez grandes pour aller du quai jusqu'au pont du bateau ! Alors il est devenu dessinateur, influencé par Robert Crumb, ou les peintres Otto Dix ou Georges de la Tour.

-
- 1 La soupe est prête.
 - 2 Il ne sait quoi penser, quoi faire.
 - 3 Oronge : champignon comestible.
 - 4 Charmille : allée, berceau de charmes ou de toutes sortes d'arbres.
 - 5 Selle à laver : planche qu'on met sous ses genoux pour laver son linge au lavoir.
 - 6 Résine tirée de la distillation de la térébenthine. Elle fait légèrement crisser l'archet sur les cordes.
 - 7 La présence probable du loup en Valais, particulièrement dans le val Ferret, suscite de vieille date une polémique entre ceux qui soutiennent la réintroduction de cet animal dans son habitat naturel, et ceux qui tentent de l'empêcher par tous les moyens. Des traques ont été récemment mises sur pied dans cette intention.
 - 8 Ortolans : petits oiseaux dont la chair délicate est très appréciée.
 - 9 Le Vatican : petit territoire indépendant inclus dans la ville de Rome. Le pape est le chef de cet État.
 - 10 Disert : qui parle aisément et avec élégance.
 - 11 Les gardes suisses : la police et l'armée du pape. Ils portent un costume traditionnel et, aujourd'hui encore, sont recrutés en Suisse.
 - 12 Odanak : village amérindien connu aussi sous le nom de Pierreville.
- Sources des notes de ce chapitre : Glossaire du parler français au Canada (1930) ; Robert de la langue québécoise ; Petit Larousse (1993).*
- 13 Manitou : nom que les Amérindiens donnaient à l'esprit du Bien et du Mal.
 - 14 Abénakis : peuple amérindien que l'on retrouve aujourd'hui à Odanak (Pierreville) et à Wôlinak (Bécancour) et qui jadis occupait les vastes territoires de la Nouvelle-Angleterre et des Provinces maritimes, exploitant les produits de l'érable, se consacrant à la culture du maïs et du tabac, en plus de s'adonner à la chasse et à la pêche.
 - 15 Rivière-qui-marche : nom que les Amérindiens donnaient à l'origine au Saint-Laurent.
 - 16 Carcajou : mot de l'amérindien (*coa-coa-chou*) qui désigne le féroce blaireau de la région du Labrador.
 - 17 Orignal (aux) : élan de l'Amérique du Nord.
 - 18 Ouananiche : mot amérindien signifiant « le petit égaré », qui désigne le saumon d'eau douce.
 - 19 Maskinongé : mot amérindien qui désigne une espèce de grand brochet.
 - 20 Portager : action de porter une embarcation d'un cours d'eau à un autre.
 - 21 Bibite : nom donné aux moustiques.
 - 22 Écarter (s') : sortir du chemin, se perdre. *Je me suis écarté* = je me suis perdu.
 - 23 Coulée : ravin.
 - 24 Windigo : animal mythologique. Invisible et vif comme le vent, il subtilisait le gibier pris dans les pièges des chasseurs.
 - 25 Bleuets : nom donné au Canada à la baie bleue de l'airielle des bois.
 - 26 Matoiserie : ruse très subtile.
 - 27 Tomahawk : hache de guerre dont se servaient les Amérindiens.
 - 28 Maganer : blesser. Selon le contexte aussi : malmener, maltraiter. Un vêtement peut aussi être magané : *un vieux chandail magané* = un vieux pull râpé.
 - 29 Bardasser (se faire) : se faire maltraiter, bousculer.
 - 30 Pow-wow : nom donné aux très grandes fêtes amérindiennes et, plus généralement, à toute fête d'importance où l'on mange et l'on boit beaucoup.
 - 31 Maringouin : moustique du Canada piqueur et très vorace.
 - 32 Hunier : voile carrée située au-dessus des basses voiles.

- 33 Beaupré : mât généralement oblique placé à l'avant d'un navire.
- 34 Rimouski : ville importante du bas Saint-Laurent.
- 35 Mât de misaine : premier mât vertical situé à l'avant d'un navire.
- 36 Guindeau : treuil servant à lever ou jeter l'ancre.
- 37 Dans les statues qui le représentent, saint Roch est toujours accompagné d'un chien.
- 38 Les faneurs et faneuses « fanent » les foin : ils les retournent pour les faire sécher. Après quoi, les botteleurs les lient et on les rentre.
- 39 Bourdon : grosse cloche d'une église.
- 40 Meneurs de nuées se prononce « meneux », en Berry.